JACOPO LE FORÇAT ?
TAXI
POLICE et MYSTÈRE
le Volume Complet 50 fr
J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO RIAX

Jacopo le forçat

ROMAN POLICIER

par HENRY DE GOLEN

CH241
PP 1590P
4 €

CHAPITRE PREMIER

LES VOYAGEURS POUR VIC-SUR-CÈRE!... EN VOITURE!

Le 1er août de l'année 1913, trois femmes, dont la plus âgée paraissait avoir près de soixante ans, descendaient d'un omnibus du chemin de fer d'Orléans, devant l'embarcadère du quai d'Orsay. Il était huit heures du soir — une femme de chambre, simplement et sérieusement mise, comme le sont les femmes de service, stylées, et de bonne maison, accompagnait ces dames.

Sa maîtresse, Mme de Lucinges, la dame âgée, pâle, petite et maigre, s'appuyait au bras de sa domestique; elle semblait marcher avec peine, comme essoufflée par la marche. — Elle laissait porter à sa femme de chambre un petit sac de voyage et un plaid roulé dans une courroie.

Une belle jeune fille de vingt-trois à vingt-quatre ans, brune et très jolie, ayant l'air très distingué, et une jeune femme, grande, forte et blonde, d'ap-

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 157.

parence vigoureuse, aux traits manquant d'harmonie, étaient descendues de l'omnibus avant la dame âgée. La première surveillait le facteur qui avait chargé les lourdes valises de ces dames, sous chacun de ses bras, prêt à les porter dans le wagon de leurs propriétaires; la seconde accompagnait, de l'œil, le travail d'un autre employé, chargeant sur un treuil deux belles malles; des malles confortables, chiffrées l'une : L. L., l'autre : C. M.

Lucile de Lucinges, c'était le nom de la douairière.

Charlotte de Méricourt était le nom de la jeune femme blonde.

Nicole de Lucinges était le nom de la jeune fille brune.

Mlle de Lucinges était la fille de la dame paraissant souffrante. Mme de Méricourt était sa nièce.

Il suffisait de voir ces dames pour comprendre qu'elles appartenaient à la haute société parisienne.

Mme de Lucinges, veuve depuis quelques années, avait deux enfants : un fils, Raymond, futur ingénieur des mines comme son père; une fille, Nicole, jeune et jolie brune, frêle d'apparence.

Mlle de Lucinges portait à la main un sac de voyage.

Elle surveillait du coin de l'œil le porteur des deux valises des trois voyageuses; de lourdes et belles valises en peau de truie, comme en ont les voyageurs « chic » des « premières ». De plus, Mlle Nicole s'occupait de son chien qu'elle tenait en laisse. Elle avait assez à faire de contenir l'exubérance de ce joli fox-terrier, tout blanc sans une tache, si ce n'est une étoile noire admirablement marquée au milieu du front, d'où son nom de Black Star, « Etoile noire », dont l'avait baptisé sa jeune maîtresse.

Les trois dames étaient entrées dans le vaste hall de départ de la gare d'Orsay. N'étant embarrassée par aucun animal, Mme de Méricourt faisait enre-

gistrer les malles, tandis que le porteur des valises allait les installer dans le filet d'un compartiment de première classe.

La mère et la fille, pas plus que leur femme de chambre, ne remarquèrent dans la foule des allants et venants, encombrant le hall d'entrée, un homme vêtu en ouvrier, minable, même misérable, inculte, sale, et qui semblait âgé de quarante-cinq ans. Son teint était brun, un peu basané. Ses grosses mains calleuses aux pouces saillants, développés, dénotaient un ouvrier de travaux rudes, un terrassier, un jardinier, un homme de peine. Il portait des vêtements plus qu'usagés; un chapeau bossué, crasseux, innommable, cachait ses cheveux; une moustache poivre et sel qui avait dû être noire, à présent drue, courte et rude, lui donnait un air hirsute et dissimulait mal l'épaisseur déplaisante de ses lèvres.

Mme de Lucinges ni sa fille ne remarquèrent donc pas que cet inconnu, marquant mal, les suivait de loin et les vit entrer dans la salle d'attente des premières.

Les portes de la salle d'attente des premières s'ouvrirent.

— Les voyageurs pour Vic-sur-Cère, en voiture! cria un employé.

Les voyageuses, debout à la portière, s'assirent.

— Il faut vous allonger, maman! dit Nicole.

— Prenez cet oreiller, ma tante, ajouta Charlotte.

— Merci, mes enfants!

— Quand Austerlitz sera passé, si nous avons la chance de n'y récolter personne, nous ôterons nos chapeaux, reprit Nicole. On se mettra à l'aise.

Le train arriva à Austerlitz.

De nombreux voyageurs, de toutes classes, criant, gesticulant, se bousculant, se précipitèrent dans les wagons. Par un hasard, apprécié des voyageuses, personne n'entra dans leur compartiment.

— Quelle chance nous avons! dit Nicole, en

entendant le coup de sifflet qui mettait en marche le train.

Comme la jeune fille achevait cette courte phrase, la portière du wagon s'ouvrit tout à coup; un homme lourd d'apparence, mais fort agile, bondit plus qu'il ne sauta dans le compartiment du train en marche, occupé par Mme de Lucinges, sa fille et sa nièce.

« Black Star » réveillé en sursaut regarda l'intrus et gronda, le poil hérissé — le regard oblique.

A l'entrée inopinée du quidam, Mme de Lucinges, allongée, s'était dressée. Maintenant elle était assise sur la banquette d'arrière. En face d'elle étaient Nicole et Charlotte avec Black Star les séparant. Dans le coin, contre la porte d'entrée de la banquette d'avant, était le voyageur inattendu et indésirable que les trois femmes regardaient stupéfaites. — Ses mains nues étaient sales, abominables, ses ongles noirs; son bourgeron était élimé, ses chaussures éculées, sordides. Son chapeau melon, déteint, déformé, était innommable. Cet étrange voyageur de première classe avait l'air d'un voyou tant il était dépenaillé. Sa figure avinée, à moustache hirsute, était brutale.

— C'est un fourvoyé, pensa Mme de Lucinges, qui, pour ne pas manquer le dernier train le ramenant chez lui, a sauté dans le premier wagon venu.

Elle espéra que cet homme descendrait à Juvisy.

Il ne faisait pas encore nuit en ce 1er août lumineux. Le jour était crépusculaire. L'obscurité s'étoilait d'un point éclairé de loin en loin sur la voie — des signaux et, dans la campagne, des lumières dans des maisons.

— Juvisy! cria une voix.

Les trois femmes espérèrent que ce fourvoyé allait descendre à cette station de banlieue. Il allongea ses jambes pour être plus à l'aise et fouilla dans sa poche droite.

Le train. arrêté deux minutes, était reparti.

Le quidam sortit de sa « profonde » une blague à tabac dégoûtante; il l'ouvrit, en tira une chique et la mâcha.

La lumière non voilée, tombant d'aplomb sur le voyageur, faisait voir ses traits glabres, sa mine de bandit.

Il fouilla dans sa poche gauche. Il en sortit un couteau fermé, un lourd et grossier couteau, à cran.

Les voyageuses blêmirent.

Leurs yeux se fixèrent sur les mains de l'inconnu, des mains ignobles... à pouces d'assassin.

D'un coup sec, l'homme ouvrit son couteau pointu, à forte lame terminée par une pointe affilée.

Les voyageuses sursautèrent.

Que veut-il en faire? pensa chacune des intéressées à cette question.

Le vulgaire compagnon de route tira de la poche de son bourgeron-vareuse une petite poire verte, un de ces fruits, butin de maraudeur, à peine mûrs. Il coupa la poire en deux; en ôta les vers avec la pointe de son couteau et, cela fait, mangea le fruit âpre sans le peler. Puis il mit son couteau sur la banquette, à sa droite, sans le fermer.

— Etampes! cinq minutes d'arrêt, cria une voix.

Courageusement Charlotte se mit debout devant la portière ouverte et devant le voyageur.

Mme de Méricourt interpella un sous-chef de gare, circulant sur le quai.

— Monsieur! il y a ici une dame malade, cria-t-elle. Pouvons-nous avoir un sleeping-car?...

— Oui! avec supplément.

— Entendu.

— Alors, descendez vite; le wagon a un compartiment à deux couchettes; ce compartiment est celui à côté du vôtre...

Les trois femmes réunirent leurs colis et s'en chargèrent pour descendre en hâte.

Pendant ce temps, le sous-chef s'était avisé du voyageur étrange.

— Votre billet, lui dit-il.

Le quidam plus que douteux exhiba un billet de première classe.

— Vous allez aux Aubrais? dit le sous-chef.

L'homme fit oui! de la tête sans desserrer les dents.

— Bien! répondit l'employé ne voyant rien de contraire au règlement administratif.

Les voyageuses étaient descendues, portant comme elles pouvaient leurs bagages.

L'employé ouvrit le sleeping-car et aida les voyageuses à y monter. Il n'était que temps; ces dames, tout occupées d'elles, virent pourtant un monsieur s'insinuer dans le compartiment qu'elles venaient de quitter; mais, si elles le virent, elles ne remarquèrent pas sa physionomie.

Et tout de suite, retentit le sifflet du départ. Le train s'ébranla lentement, accéléra peu à peu sa vitesse, fila bientôt à toute vapeur vers « les Aubrais ».

Les trois voyageuses, encore toutes pâles d'inquiétude, veillaient.

Charlotte avait essayé de coller son oreille contre la porte donnant sur le compartiment qu'elles venaient de quitter. Mais elle n'entendit que le bruit de la bielle et le roulement des roues sur les rails.

Les voyageuses n'étaient encore qu'à demi rassurées, surtout à l'approche du tunnel des Aubrais.

Bientôt la locomotive s'engouffra sous le tunnel. Les pauvres femmes ne quittaient plus des yeux la porte, qu'elles craignaient, à tout moment, de voir enfoncer.

Et soudain, elles sursautèrent.

Dominant les bruits du tunnel, un cri de détresse douloureux venait de retentir.

Angoissées, les voyageuses écoutaient.

Vaguement, il leur sembla percevoir le bruit sourd de la chute d'un corps; puis... plus rien.

Et elles demeuraient toutes trois, sans voix, les

mains enlacées, la figure convulsée d'angoisse, tandis que « Black Star », indifférent, dormait profondément, pelotonné sur une couchette du sleeping.

— Les Aubrais! cria une voix... Dix minutes d'arrêt... Buffet!...

Instinctivement, les trois voyageuses se mirent à la fenêtre du sleeping, pour épier si leur ancien compagnon équivoque descendait à cette station.

Elles virent, en effet, la portière du compartiment voisin s'ouvrir brusquement, et leur ex-compagnon de route sauter du marchepied sur le quai, donner son billet, franchir la porte de sortie, et se perdre dans la nuit de la campagne.

Quelques minutes s'écoulèrent. A nouveau le sifflet retentit, et l'express reprit sa course à travers les plaines.

Etait-ce donc une illusion, ce cri déchirant entendu sous le tunnel?

Nicole souleva la languette de drap cachant le « judas » installé dans les compartiments de première et de deuxièmes classes. Elle poussa un cri, elle aussi.

Un homme, bien mis, était étendu tout de son long sur le tapis.

La jeune fille ne put distinguer autre chose. La lampe du compartiment où gisait cet homme avait été voilée par son abat-jour tendu sur elle. Seule la lumière, filtrant par le judas du wagon-lit, permit à Nicole de voir ce qu'elle apercevait imparfaitement.

— Mon Dieu! soupira Mme de Lucinges, nos craintes n'étaient que trop réelles. Un crime a été commis auprès de nous! Il faut tirer la sonnette d'alarme, avertir le chef de train!...

Comme Charlotte s'apprêtait à tendre la main vers le signal d'alarme, le train ralentit soudain sa marche.

— C'est Orléans! dit Nicole. Nous allons avertir à l'arrêt.

Le train s'arrêtait dans un grincement prolongé de roues.

— Orléans!... Dix minutes d'arrêt, cria une voix.

Un contrôleur de billets passait. Avant que les trois voyageuses eussent eu le temps de l'avertir, il ouvrait la porte du compartiment voisin, et reculait soudain, à la vue du corps de l'inconnu gisant sur le tapis du wagon.

Appelant deux hommes d'équipe, le contrôleur monta dans le compartiment, s'empressa de relever le corps inerte.

Bientôt, ce fut un effarement et un attroupement sur le quai.

Dans le compartiment voisin, le chef de gare, le médecin de service ont fait irruption. En vain, on essaye de ranimer l'inconnu.

— Mort! prononce laconiquement le médecin. Assassiné, plutôt... Voyez, ce coup de couteau entre les deux omoplates!... La mort a dû être, sinon instantanée, du moins très rapide, hâtée par l'hémorragie.

Les voyageurs de l'express étaient descendus de leurs compartiments, et s'étaient massés sur le quai. Les exclamations résonnaient, les commentaires allaient leur train.

Plus mortes que vives, les trois voyageuses demeuraient dans leur sleeping, ne tenant nullement à être mêlées à ce drame.

On fit garer l'express sur une voie de garage. Le Parquet d'Orléans, prévenu par téléphone, envoya des inspecteurs de police et un substitut faire les premières constatations. Ce ne fut que deux heures plus tard, que l'express put reprendre sa route.

Maintenant, le corps du voyageur assassiné reposait dans la salle d'attente des premières classes, transformée, tant bien que mal, en chapelle ardente, en attendant qu'on le transporte à la Morgue d'Orléans.

Les voyageurs de l'express, remontés dans leurs compartiments, somnolaient, bercés par le roulement du train lancé à toute vitesse, ayant à rattraper le temps perdu.

La vie continuait.

Seules, les trois voyageuses terrifiées par le souvenir du danger qu'elles avaient couru, l'angoisse qu'elles avaient éprouvée, restaient allongées sur leurs couchettes, les yeux fixes et perdus. La nuit passa lentement. Le petit jour naissait... Les contreforts des montagnes d'Auvergne s'estompaient dans la brume, dans la pénombre du matin. Soudain, « Black Star » gronda subitement, et se dressa sur sa couchette, le poil hérissé. Les deux jeunes femmes retinrent un cri d'effroi.

Une tête d'homme était visible derrière la glace de la portière.

C'était une tête jeune, au facies brutal, dont les yeux perçants inspectaient l'intérieur du compartiment de Mme de Lucinges. La physionomie anguleuse exprima l'étonnement. Et soudain, sur le marchepied extérieur, une autre silhouette rejoignit la première, une autre tête patibulaire scruta l'intérieur du compartiment, en inspecta tous les recoins. Comme son acolyte, le nouveau venu laissa percer sa stupéfaction sur son visage équivoque.

Les trois femmes se regardaient épouvantées, n'osant faire un mouvement. A tout instant, elles s'attendaient à voir braquer sur elles des revolvers.

Soudain, un coup de sifflet strident retentit, et, obéissant comme à un signal, les deux silhouettes disparurent de l'encadrement de la fenêtre. On entendit, à contre-voie, le bruit successif de deux sauts de corps lourds.

Les deux bandits venaient de sauter du train en marche.

— Mon Dieu! murmura Nicole, toute blême, c'est

toute une bande organisée!... que va-t-il encore nous arriver?

— Mais, reprit Charlotte, je me demande pourquoi ces bandits avaient l'air surpris en nous observant!... Ce n'était donc pas à nous qu'ils en voulaient!

— Ou plutôt, n'ont-ils pas été stupéfaits de nous voir vivantes, dit Nicole. Notre malheureux compagnon de voyage a payé pour nous!... Mais si nous n'avions pas pris ce sleeping, nous subissions son sort.

Le train traversait les premiers contreforts des montagnes sur les cimes desquelles le soleil radieux faisait resplendir les neiges permanentes, éclairait d'or pâle les bruyères roses des pentes vallonnées.

Et bientôt, le train stoppa à la gare de Vic-sur-Cère.

Sans parler à quiconque de leur suprême crainte à la vue des deux têtes patibulaires, les trois voyageuses descendirent de leur sleeping, sortirent de la gare, et, précédées du fidèle et gambillant « Black Star », montèrent dans l'omnibus du Grand Hôtel de Vic-sur-Cère, où leurs chambres étaient retenues.

CHAPITRE II

LE MORT DES AUBRAIS

Les voyageurs du Grand Hôtel de Vic-sur-Cère s'arrachèrent, le lendemain, les journaux.

En grosse manchette, un titre flamboyait :

— *Le crime des Aubrais.*

Les voyageuses du sleeping, plus que tous autres, se passionnaient à la lecture.

« Un crime a été commis la nuit dernière dans « le train rapide n° 65, parti de Paris-Orsay à neuf « heures du soir, et arrivant aux Aubrais à une « heure quinze.

« Ce crime dénote une rare audace de la part « de celui qui l'a commis.

« En effet, la victime n'a pas été assassinée pen- « dant son sommeil, mais semble avoir été frappée « d'un coup de couteau entre les épaules, alors « qu'elle était debout devant la glace ouverte d'une « portière. L'arme qui a servi au crime, et qui n'a « pas été retrouvée, semble être un couteau catalan « — dit navaja — ou un couteau italien.

« Le vol ne semble pas avoir été le mobile du « crime. On a, en effet, retrouvé sur la victime une « somme de quatre mille francs en billets de ban- « que et en or.

« Les papiers d'identité de la victime n'avaient « pas été enlevés.

« Ils ont permis de savoir que le mort est M. Mar- « co Rovero, sujet italien, fabricant de produits « chimiques, à Turin, 17, vial del Popolo, et villa « Santa-Lucia.

« Des suscriptions d'enveloppes et de cartes de « visite ont permis de retrouver ces deux adresses, « où la police judiciaire va enquêter.

« M. Marco Rovero voyageait seul, dans un com- « partiment de première classe, où son corps a été « découvert à la station des Aubrais, par un contrô- « leur de billets du rapide 65.

« Le malheureux respirait encore, mais rendit « bientôt le dernier soupir, sans avoir pu prononcer une parole, dans la salle d'attente des pre- « mières classes de la gare des Aubrais, où il « avait été transporté en hâte.

« C'est en vain que le Dr Fortuné, le distin- « gué médecin de la Compagnie d'Orléans, lui pro- « digua ses soins éclairés et dévoués.

« Une hémorragie considérable, consécutive au « coup, détermina la mort.

« La famille de M. Rovero a été immédiatement « avisée du malheur qui la frappe.

« On se perd en conjectures sur l'identité du ou « des meurtriers, et sur le mobile du crime.

« Le Parquet d'Orléans a fait appel à la Sûreté « générale de Paris, pour obtenir le concours d'un « de ses inspecteurs principaux.

« Nous sommes informés, au moment de mettre « sous presse, que le célèbre brigadier Poncet, de « la Sûreté générale à Paris, a été désigné pour « mener cette enquête difficile.

« Le brigadier Poncet est parti immédiatement « pour les Aubrais, où le wagon du crime a été mis « sous scellés. »

Mme de Lucinges, ayant fini de lire ces lignes,

laissa retomber le journal local sur ses genoux, et demeura un long moment rêveuse.

— Pourvu que nous ne soyons pas interrogées, dit-elle soudain. Personne mieux que nous ne connut l'assassin présumé... Si l'on nous demande pourquoi nous avons quitté le compartiment du crime, que répondrons-nous?

— La vérité, dit Charlotte.

— C'est bien ennuyeux d'être mêlées à cette triste affaire. Nous allons être la proie des journalistes et des policiers. Mieux vaudrait qu'on nous ignore. Du reste, que pouvons-nous dire de précis?... Rien, ou tout comme. Nous avons eu peur de notre étrange compagnon de voyage, et, instinctivement, nous avons changé de compartiment. Nous avons entendu un cri d'agonie, et vu l'homme sauter à contre-voie. Et puis?... Nous ignorons qui il est; et le signalement que nous en pourrons donner est bien vague, bien imprécis?... Que de dérangements avec la police, pour peu de chose?... Mieux vaudrait qu'on nous ignore et quitter Vic-sur-Cère, s'il en est temps encore, avant l'arrivée de ce redoutable brigadier Poncet.

— Tu as peut-être raison, maman, dit Nicole... Cette affaire ne peut nous causer que des désagréments.

Les trois femmes délibérèrent, et après avoir pesé le pour et le contre, décidèrent de quitter Vic-sur-Cère le lendemain.

Un incident tout à fait imprévu devait précipiter leur décision, s'il en était besoin. Ce soir-là, comme Mme de Lucinges et ses filles étaient en train de dîner dans la salle à manger commune à leur petite table réservée, elles virent soudain deux hommes d'âge différent, très bien mis, et qui vinrent s'asseoir à une petite table voisine de la leur.

Malgré l'élégance irréprochable de ses vêtements, le plus âgé des deux dîneurs avait une tournure lourde et vulgaire.

Son masque était brutal, sa physionomie avait quelque chose d'étrange par l'anomalie d'un teint brun, bistré et qui s'harmonisait mal à une chevelure abondante et à des favoris blonds tirant sur l'acajou.

Avec épouvante, les trois femmes reconnurent soudain ce regard d'acier qui les avait si fort effrayées dans leur compartiment. C'était bien le manque de régularité, la vulgarité des traits, les mains fortes et ignobles, de leur compagnon de voyage!

Les trois femmes, à nouveau toutes tremblantes, se manifestèrent, d'un coup d'œil, leurs impressions.

Si elles avaient pu conserver une hésitation, elles devaient bientôt la perdre.

Les petites tables étaient si proches l'une de l'autre, que l'on entendait aisément parler ses voisins.

Mme de Lucinges savait l'italien. Elle comprit donc ce que disait dans cette langue l'aîné des nouveaux venus, quand il jeta à son convive ces mots :

— *Son'esse!...* (ce sont elles!...)

— *Capisco* (je comprends), dit l'autre. *Colpo rubato* (coup manqué).

— *Pazienza!... Corpo di Bacco... Tutto non e perduto... A rivederle!* (Patience!... Corps de Bacchus! Tout n'est pas perdu!... C'est à les revoir!)

— *Si! Le rivedreno.* (Oui! Nous les reverrons!)

Mme de Lucinges se leva de table et fit signe à ses compagnes de la suivre. Plus mortes que vives, en entendant la traduction des paroles italiennes, Charlotte et Nicole supplièrent leur mère de quitter immédiatement l'hôtel.

Et le lendemain matin, au petit jour, alors que le palace de Vic-sur-Cère dormait encore, les trois dames quittaient l'hôtel, après avoir prétexté à l'hôtelier mécontent et déçu, qu'une affaire urgente les rappelait à Paris.

A la vérité, elles avaient décidé de gagner Lyon

par un petit train d'intérêt local, et de là, de se rendre en Suisse.

Cahotées dans le petit omnibus qui les conduisait à la gare, inquiètes, soucieuses, les trois femmes taisaient leurs impressions. Mais dans l'aube crepusculaire, cet exode clandestin était lugubre.

.....

Pendant que Mme de Lucinges, sa fille et sa nièce fuyaient prématurément le joli coin d'Auvergne où elles étaient venues pour se reposer, le brigadier Poncet arrivait aux Aubrais.

Fidèle à sa méthode qui consistait à n'avoir confiance qu'en ce qu'il faisait et constatait lui-même, ignorant tout, au surplus, des circonstances mystérieuses du drame, Poncet avait dormi fort tranquillement dans le rapide qui l'amenait aux Aubrais.

Il était donc fort dispos et l'esprit lucide, lorsqu'il débarqua.

Immédiatement il se mit en rapport avec le procureur de la République, et le chef de la police locale.

Il écouta fort attentivement les diverses hypothèses émises, prit des notes, se rendit à la Morgue où il examina minutieusement le cadavre.

Le médecin légiste, commis par le Parquet aux fins d'autopsie, venait précisément de terminer son rapport, dont il donna immédiatement connaissance à Poncet.

La mort avait été déterminée, comme le narraient les journaux, par une hémorragie foudroyante, consécutive au violent coup de poignard reçu par la victime. Le coup avait été porté avec une précision et une violence extraordinaires, et il était remarquable que la lame du poignard ou couteau ne fût pas restée dans la plaie, cassée par la violence du coup porté.

Cette lame devait être extraordinairement trempée pour avoir résisté.

M. Rovero avait été frappé par derrière, tandis qu'il regardait debout à la portière.

Il semblait n'avoir pas été dépouillé ni de son argent, ni de ses papiers retrouvés intacts.

Et, cependant, malgré lui, Poncet se rattachait à l'hypothèse du vol. Certes on avait retrouvé quatre mille francs sur le cadavre. Mais rien ne prouvait que des sommes plus importantes n'étaient pas en la possession de M. Rovero, et n'avaient pas pu lui être dérobées après qu'il fût tombé baignant dans son sang.

Poncet examina minutieusement les portefeuilles et les papiers retrouvés sur le mort, et ne remarqua rien d'anormal. Aucune trace digitale notamment n'était visible.

— Non, pensa-t-il, il semble vraiment qu'il n'a pas été fouillé!...

Alors?

Vengeance?

Mais pourquoi et pour qui?...

Comme il réfléchissait ainsi, il avisa soudain la chaîne d'or de la montre du défunt, à laquelle était suspendue une petite clef dorée, guillochée, à secret.

Poncet détacha la petite clef, et la montrant au procureur de la République, dit simplement :

— C'est une clef de valise... Est-ce que le mort avait une valise avec lui?

— Mais, dit le procureur de la République, je n'en sais rien, on ne m'en a pas parlé.

Poncet, flegmatique, interrogea du regard les policiers orléanais présents.

L'un d'eux déclara :

— Non, nous n'avons pas de valise ici; mais, dans l'affolement général, s'il y avait une valise, elle a pu être égarée, laissée dans la salle d'attente des premières...

— Ou ailleurs, dit ironiquement Poncet.

— Ou ailleurs, répéta naïvement le policier.

Poncet sourit.

— Eh bien! dit-il, moi je n'ai plus rien à faire ici. J'ai vu ce que je voulais voir.

— Et alors? interrogea le procureur de la République.

— Et alors, rien... Cet homme a bien été assassiné, c'est certain... Ce n'est pas un suicide... évidemment!

Le procureur de la République regarda de travers le célèbre inspecteur, pressentant qu'il se moquait de lui...

Toujours impassible, Poncet continua :

— Un fait est certain... On n'a pas fouillé le cadavre... Reste la valise... Mais où est-elle cette valise?... C'est vraiment ennuyeux que personne n'en sache rien!...

— Vous comprenez, dans l'affolement...

— La police n'a pas le droit d'être affolée, dit Poncet d'un ton sec.

Il y eut un silence.

— A propos, reprit négligemment l'inspecteur, où est le compartiment du wagon où le crime a été commis? Je voudrais bien l'examiner...

— Rien de plus aisé; il est à Orléans sur une voie de garage où il a été mis sous scellés.

— Comment? A Orléans? sursauta Poncet. Je croyais que le crime avait été découvert aux Aubrais?

— Sans doute, dit le procureur, puisque c'est dans la salle d'attente que l'on a transporté cet homme.

— Alors, comment se fait-il que le wagon soit à Orléans?

— Parce qu'il a été ramené là, et mis sous scellés, à son retour de Vic-sur-Cère.

— Voyons, dit Poncet, j'ai l'air complètement

idiot... Mais qu'est-ce que le wagon a été faire à Vic-sur-Cère?

— Mais il y a transporté les autres voyageurs des autres compartiments du wagon.

— Ah! très bien, très bien, dit Poncet. Alors, après la découverte du crime, vous avez laissé tranquillement le wagon continuer sa route sur Vic-sur-Cère, au lieu de le détacher du train, et de le laisser ici sous scellés?

— On a pris soin de fermer à clef le compartiment du crime.

— Hum!... Avec de fausses clefs, c'est facile à rouvrir!... Drôle d'idée d'avoir laissé continuer sa route à ce wagon?

— Le train avait deux heures de retard; les voyageurs réclamaient!... On pouvait craindre des accidents sur la ligne...

— Bon, bon... Enfin, c'est fait... A propos, est-ce qu'il y a des témoins? A-t-on interrogé des voyageurs?... Quelqu'un a-t-il vu, ou entendu quelque chose?...

— Personne n'a fait de déclarations.

— Ah! ah!... Et le chef de train, et le contrôleur des billets qui a découvert le crime?... Il n'ont rien déclaré ni vu non plus?

— Nous n'avons pas encore leurs dépositions, étant donné qu'ils avaient continué leur route avec le convoi... Mais ils nous attendent à Orléans.

— Avec le wagon, susurra Poncet.

— Avec le wagon, répondit tranquillement le procureur de la République.

— Eh bien! se frotta les mains l'inspecteur, tout cela me paraît parfaitement compris et organisé.

— N'est-ce pas?...

— Oui... Rien à faire de plus, ici... Partons pour Orléans... Vous avez une auto?

— A la porte.

— En route!...

Et Poncet sortit vivement de la Morgue, et suivi

du procureur de la République, du juge d'instruction et d'inspecteurs de police, il se jeta au fond d'une puissante limousine qui stationnait devant la porte.

Pendant le trajet, l'inspecteur ne desserra pas les dents.

Il bougonnait à part lui!...

— Quels crétins!... Non, mais a-t-on idée de laisser continuer tranquillement sa route à ce wagon, et de n'interroger personne parmi les voyageurs... On a pu remonter dans le wagon!... Et où trouverai-je les voyageurs?... C'est bien ma veine!... On m'appelle toujours pour débrouiller les affaires mal amorcées!... Et celle-là, c'est le record.

.....

En la gare d'Orléans, abandonné solitaire sur une voie de garage, le wagon ensanglanté stationnait lugubrement. Le groupe des magistrats et des policiers s'en approcha vivement.

Poncet pria qu'on le laissât seul examiner le wagon.

Il vérifia sa fermeture. Il nota le nombre des compartiments : cinq compartiments de première classe avec couloir et un sleeping avec trois couchettes.

Le sleeping était contigu au compartiment où le crime s'était perpétré.

Poncet entra dans le sleeping, rabattit les couchettes. Sur les couvertures d'une d'elles, il remarqua des poils blancs, drus, ras, des poils de chien, à n'en pas douter.

Une odeur entêtante de parfum stagnait dans le sleeping, parfum de femme. Poncet observa qu'un judas vitré, recouvert d'une languette de drap, permettait de regarder du sleeping dans le compartiment contigu.

Il souleva la languette, regarda à la place même où Mme de Lucinges et ses filles avaient guetté.

Après un moment, il laissa retomber la languette.

— Mais, on voit très bien de ce compartiment dans l'autre, dit-il, simplement.

« Les voyageurs ou voyageuses de ce sleeping ont pu voir et entendre.

Il avisa la porte contiguë et tenta de l'ouvrir.

— Cadenassée, murmura-t-il, bon!

« A propos, demanda-t-il, où sont donc le chef de train, et le contrôleur des billets?... Je voudrais leur parler.

— On a été les prévenir... Et, précisément les voici qui viennent.

Sans répondre, Poncet était passé dans le couloir et, après s'être assuré que la portière vitrée du compartiment du crime était toujours fermée à clef, il regarda l'intérieur du compartiment par les glaces, dont les rideaux n'étaient pas rabattus.

— Tiens, dit-il ironiquement, mais la fameuse valise que je réclamais est là, tranquillement dans le filet... Allons, allons, rien ne se perd ici. C'est parfait.

A ce moment le chef de train et le contrôleur de billets pénétraient dans le couloir.

Poncet se porta vers eux, et brièvement les interrogea.

En quelques minutes, il eut appris des deux hommes que trois dames, une vieille et deux jeunes, avaient occupé jusqu'à Etampes le compartiment du crime, qu'elles avaient demandé là un sleeping, qu'elles étaient accompagnées d'un chien fox-terrier, et que, après la découverte de l'assassinat par le contrôleur, elles avaient continué leur route.

— Savez-vous, demanda Poncet, pour quelle destination étaient leurs billets?

— Vic-sur-Cère! dit le contrôleur après avoir consulté son carnet de suppléments pour billets.

— Elles ne vous ont pas dit, à Etampes, pourquoi elles changeaient de compartiment.

— Non... Seulement, elles paraissaient agitées, comme inquiètes.

— Vous ne soupçonnez pas pourquoi?

— Ma foi non!... A moins qu'elles aient pris peur de leur compagnon de compartiment, un drôle de type, habillé en ouvrier, et qui avait cependant un billet de première.

— Ah! Ah!... Et pour où?...

— Je ne me souviens plus bien... Peut-être Orléans...

— Et vous ne l'avez pas revu ce bougre-là?...

— Non.

— Comment était-il?

— Un teint basané, une physionomie un peu brutale, des mains sales.

— Petit? grand?

— Entre les deux.

— Vous ne savez pas où il est descendu?

— Non.

— Quand vous avez découvert le crime, il n'était plus dans le compartiment?

— Ça..., sûrement non.

— Aucun de vous ne l'a vu descendre avant les Aubrais?...

— Non.

— Avait-il de gros souliers?

— Il me semble que oui.

— Des souliers à clous?

— On n'a pas suffisamment remarqué.

— Que sont devenues les dames du sleeping?

— On ne les a pas revues?

— Vous ne les avez pas vues descendre à Vic-sur-Cère?

— Il me semble bien. Mais, vous savez, j'étais bouleversé... Je ne puis rien affirmer.

— Ouvrez le compartiment, commanda l'inspecteur, et laissez-moi y entrer seul.

Le contrôleur prit sa clef et ouvrit le compartiment.

Poncet, aussitôt, s'aplatit à terre, et rampa sur le tapis, regardant sous les banquettes. Sous la ban-

quette à sa droite, il sortit des épluchures de fruit.

Il les flaira, les examina, puis les passa à un policier.

— Ce sont des épluchures de poire, dit-il, de poire pas mûre. Conservez-les.

Sur le tapis, et sur une banquette, à sa gauche, il découvrit des poils de chien blanc.

— Bon, dit-il, les voyageuses du sleeping occupaient les trois places là, côte à côte. C'est en face que se trouvait le type, qui a dû manger une poire. N'est-ce pas, contrôleur?

— C'est cela même, monsieur l'inspecteur.

— Et l'assassiné, M. Rovero, était assis dans ce coin-ci, face aux dames à côté de la portière. La valise se trouve donc placée au-dessus de sa tête, au-dessus de la place qu'il occupait... C'est bien cela... Voici les taches de sang... Voilà la place où il est tombé...

« Puisque vous avez contrôlé les billets des voyageurs du compartiment, vous souvenez-vous pour quelle destination était le billet de M. Rovero?

— Mais je n'ai pas contrôlé son billet.

— Tiens! pourquoi?

— Parce qu'il n'était pas dans ce compartiment quand j'ai contrôlé les billets.

— Ah! Ah!... Alors, il n'était pas là quand les dames sont descendues?

— Mais non.

— Et, où est-il monté?

— Je ne sais pas.

— En somme, quand avez-vous vu M. Rovero pour la première fois?

— Aux Aubrais, quand j'ai découvert son corps.

— Et le type vêtu en ouvrier n'était plus là?

— Il n'était plus là.

Poncet continuait son inspection minutieuse.

Quand il eut fini, il se remit sur pieds et, saisissant la valise du mort, sortit du compartiment.

Dans le sleeping voisin, il ouvrit la valise, avec

la clef qu'il avait enlevée à la chaîne d'or de l'assassiné.

A l'intérieur, il y avait du linge d'homme élégant, des chaussures, des pantoufles, un gilet, un pyjama, des mouchoirs fins, tout cela brodé et chiffré M. R... (Marco Rovero).

Dans une pochette intérieure de la valise était une nombreuse correspondance écrite tout entière en italien.

Il y avait des lettres d'affaires venant de toutes les parties du monde.

D'autres lettres étaient datées de Torino (Turin), 17, via del Popoplo, et commençant par cette épithète :

— « *Mio caro fratello,* ou *Mio caro Marco.* »

Ces lettres-là étaient signées :

« *Il tuo fratello.*

« Beppo Rovero. »

Poncet, qui connaissait l'italien, parcourut vivement le contenu des lettres.

— Ce sont des lettres de son frère, dit-il. Elles n'ont aucune importance. Gardez-les, monsieur le juge d'instruction, j'ai noté l'adresse du frère... Tiens, tiens, qu'est-ce que cela?...

Entre les mouchoirs parfumés, et des chemises de nuit, Poncet venait de découvrir une enveloppe contenant une photographie de format album.

C'était le portrait d'une jeune et jolie femme portant le costume napolitain; une fine silhouette surmontée d'une tête charmante, sous la coiffure en usage à Naples. Cette femme paraissait âgée de vingt-cinq ans. Derrière le portrait, deux noms étaient écrits à la main, une main d'homme à en juger par la vigueur et la rectitude des caractères graphiques.

— *Marco — Lola.*

Et en sous-titre :

— *Amor fido.*

— Ça y est!... interjeta Poncet... En plein roman! Amour fidèle!... L'amant et la maîtresse!... Cette Lola n'est ni la femme, ni la fille, ni la sœur du mort... C'est sa maîtresse!... Du reste, on n'est fidèle qu'à sa maîtresse! Maintenant, quel rapport direct ou indirect, cette Lola peut avoir avec ce crime, c'est ce qu'il faut trouver et démontrer? Cherchez la femme, comme dit l'autre!

« Bon!... il n'y a plus rien d'intéressant dans cette valise qui n'a pas été fouillée... Décidément, il semble bien que le vol n'est pas le mobile du crime. J'en sais suffisamment... Je vais prendre congé de tous les as d'Orléans, et je file à Vic-sur-Cère, à la poursuite de mes trois voyageuses.

Ayant fini son soliloque, Poncet referma la valise, ne gardant sur lui que la photographie de Lola.

— Vous pouvez y joindre cette valise aux autres objets trouvés sur le mort. Il n'y a rien d'intéressant que cette photographie que je garde. Messieurs, je pars de suite pour Vic-sur-Cère.

— Seul?

— Toujours. J'opère toujours seul.

« En tout cas, je resterai en rapports téléphoniques quotidiens avec vous, monsieur le juge d'instruction.

« D'autre part, il faudra m'informer dès que le frère, le Beppo Rovero, sera arrivé. Celui-là peut être intéressant à écouter... Pour le moment, je vais tâcher de retrouver les voyageuses du sleeping. Elles doivent savoir pas mal de choses...

— A bientôt.

...Quelques heures plus tard, Poncet partait pour Vic-sur-Cère, où, dès son arrivée, il se fit conduire sans hésitation au « Grand Hôtel », le seul palace de l'endroit.

Immédiatement, il se fit connaître du patron de l'hôtel, et l'interrogea sur les trois voyageuses mystérieuses.

Les trois dames, flanquées d'un fox-terrier bruyant

et rageur, étaient bien arrivées de Paris le 2 août à l'hôtel, et par le train où un crime avait été découvert aux Aubrais, mais elles étaient reparties de Vic-sur-Cère, le 4 août à la première heure de la matinée.

— Flûte, dit Poncet, déçu... C'étaient donc des clientes de passage?... Elles n'avaient pas retenu de chambres pour la saison alors?

— Mais si, repartit le patron. Elles avaient arrêté deux chambres pour un mois. En partant, de suite, elles m'ont payé le dédit.

— Sapristi! dit Poncet. Un mois de dédit!... Qu'est-ce qui leur a pris?

— Je n'en sais rien.

— Où sont-elles allées?

— Destination inconnue.

— Comment inconnue? Et leur courrier? qu'est-ce que vous en faites?

— Elles m'ont dit de l'envoyer à Paris.

— Bon! quelle adresse?

— Mme de Méricourt, une grande blonde, jeune, 32, avenue Henri-Martin.

— Et l'adresse des deux autres?

— Je ne sais pas.

— Leur nom?

— Mme et Mlle de Lucinges.

— Ça suffit, reprit Poncet.

Comme il prononçait ces paroles, il vit sortir de l'hôtel deux gentlemen, très bien mis; l'un, le plus âgé, avait des favoris roux flamboyants lui donnant l'air d'un vrai fils d'Albion qui aurait eu des yeux noirs. Son compagnon, un homme jeune, était brun; son teint était basané.

Les deux hommes ne parlaient pas entre eux. Silencieusement, ils montèrent dans l'omnibus de l'hôtel stationnant devant le perron, prêt à conduire ces voyageurs à la gare. L'hôtelier leur faisait ses adieux et mille politesses avec l'obséquiosité des inférieurs bien payés.

— C'est un mylord anglais? dit Poncet, qui vous quitte.

— Non! répondit l'hôtelier, c'est un Argentin, el senor Favilla della Puerta.

— Ah! dit Poncet, songeur.

— Et l'autre?

— Un Argentin aussi, je crois; à moins que ce ne soit un Italien; je ne suis pas fixé.

— Son nom?

— Il signor di Martinelli.

— Il y a longtemps qu'ils sont chez vous?

— Quelques jours. Ils sont arrivés, le 3 de ce mois, précisément la veille du départ des trois dames qui sont parties sans qu'on sache pourquoi.

— Ah! reprit Poncet soucieux, rapprochant ces deux circonstances.

Il consigna les noms, par écrit.

— Savez-vous où ils vont?

— A Paris. Je dois leur envoyer leur courrier rue Jean-Jacques-Rousseau, poste restante.

— Merci...

Poncet en savait assez. Le soir même il rentrait à Paris, sa présence à Orléans étant inutile, tant que le frère du mort ne serait pas arrivé pour les obsèques.

A Paris, au 32 de l'avenue Henri-Martin, Poncet eut vite raison du mutisme de la concierge de Mme de Méricourt.

Toutefois, ce qu'il apprit fut de peu d'intérêt.

La concierge avait reçu un mot de sa locataire, daté de Vic-sur-Cère, lui enjoignant, sans autres détails, de garder provisoirement son courrier.

A l'adresse de Mme de Lucinges, 27, rue du Ranelagh, Poncet n'obtint pas davantage de renseignements intéressants.

Là aussi, la concierge de ces dames avait reçu l'ordre de conserver le courrier.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandait l'inspecteur. Evidemment ces belles dames sont insoup-

çonnables! Mais pourquoi diantre alors ont-elles l'air de fuir et de se cacher?

« Auraient-elles peur?... Et de qui?

... Sur ces entrefaites, il fut avisé d'Orléans que le Parquet avait reçu des nouvelles d'Italie.

De Turin, via del Popolo, 17, on écrivait que il signor Beppo Rovero était à Vienne, et qu'on allait l'y aviser de la mort de son frère.

De Domodossola, pas de réponse.

Devant l'imprécision de ces précisions, la Sûreté décida d'envoyer Poncet enquêter en Italie.

— Va pour l'Italie! dit le brigadier.

Le temps de boucler sa valise après avoir embrassé sa femme, et Poncet fila droit sur les Alpes.

CHAPITRE III

« AMOR FIDO »

A Turin, Poncet obtint aisément tous les renseignements désirables sur la victime du crime des Aubrais.

Marco Rovero était un des plus notoires industriels de la ville. Associé à son frère Beppo, ils occupaient plus de quatre cents ouvriers, et aussi bien parmi ceux-ci que parmi la domesticité, les louanges à l'égard de Marco, et les regrets causés par sa mort, étaient unanimes et sincères.

Le plus jeune des deux frères, Beppo, s'était marié récemment avec une jeune fille d'une des grandes familles de Turin.

Aussi les frères associés occupaient-ils chacun leur étage, dans la splendide maison paternelle de la via del Popolo.

Beppo Rovero, retour de Vienne, et interrogé par l'inspecteur, ne put lui fournir aucune indication vraiment utile sur les ennemis éventuels que pouvait avoir son frère.

Poncet, qui avait abandonné l'hypothèse du vol, était, en effet, assez disposé à admettre la possibilité d'une « vendetta ».

Mais M. Beppo Rovero lui dit simplement qu'il ne connaissait aucun ennemi à son frère, dont la bonté était proverbiale.

Poncet se gratta la tête. Son enquête n'avançait aucunement; et l'assassin courait toujours.

Il alluma une cigarette, et la jeta presque aussitôt, indice, chez lui, de la plus intense préoccupation.

— Bah! décida Poncet subitement. En route, pour Domodossola!... Je n'apprends rien à Turin; le hasard me servira peut-être là-bas.

Le soir même, Poncet arrivait dans la jolie ville du Piémont, nichée au creux des Alpes, et où se fait un grand commerce de fleurs et de primeurs.

Il se fit indiquer sans peine la villa « Santa-Lucia » qui était la plus élégante maison de plaisance de la cité. C'était là que Marco Rovero cachait ses liaisons amoureuses, amenait ses conquêtes. Si, à Turin, l'aîné des Rovero donnait le bon exemple à son cadet, et menait une vie d'une régularité patriarcale, il se rattrapait à Domodossola où, dans la villa cachée sous les fleurs, ce n'étaient que passages de jolies filles et d'aimables compagnons de fête.

Poncet n'avait pas eu besoin d'interroger plus de deux personnes, à Domodossola, pour connaître tous les détails de la vie joyeuse de la villa Santa-Lucia.

Il sut également que la villa était vide d'habitants et de domesticité depuis trois mois environ.

— Tiens! interrogea Poncet, pourquoi donc?...

Mais il n'obtint pour réponse que des mines effarées, des signes de croix, et des refus apeurés de dire un mot.

Enfin, quelqu'un confia prudemment à l'inspecteur que, si elle consentait à parler, seule la signora Rita Peretti, qui était établie blanchisseuse à Domodossola, pourrait le renseigner complètement.

— Ah! ah! dit Poncet... Et cette signora Rita est, sans doute, une ancienne conquête de M. Rovero?

— Non, monsieur l'inspecteur, du moins nul ne le sait... Mais c'est la sœur de Lola.

Poncet tressaillit violemment.

— Et cette Lola était installée à la villa Santa-Lucia...

— Voyez la signora Rita, monsieur l'inspecteur, seule elle peut parler.

Cinq minutes plus tard, le brigadier était chez la lavandière.

C'était une jolie femme brune d'une trentaine d'années, à la mine provocante, à la chair laiteuse, aux formes opulentes et fermes.

D'abord elle opposa un mutisme absolu et revêche à toutes les questions de l'inspecteur.

Tenace, Poncet ne se découragea pas...

Au bout d'une heure de galants et aimables propos, Poncet avait su gagner les bonnes grâces et la confiance de la belle Italienne, et buvait dans son arrière-boutique un généreux « chianti », à la santé de l'amour et de la beauté.

— Voyez-vous, signor, lui dit la belle Rita pensive, nous autres Piémontais, nous n'aimons pas beaucoup raconter nos affaires de famille à des étrangers, et surtout à des Français.

— Jolie madame, un policier n'a pas de nationalité!

— Les Français sont si bavards!

— Je vous jure que je ne me servirai de votre secret que dans l'intérêt de Marco Rovero, assassiné par « vendetta »!...

La blanchisseuse tressaillit violemment.

— Signor inspecteur, vous croyez, vous aussi, que Marco Rovero a été tué par vendetta.

— Belle Rita, vous en êtes sûre!

— Par la Madone, oui, signor, trop sûre!... Et je vais tout vous dire.

... Durant deux heures, l'inspecteur de la Sûreté générale et la belle Italienne conversèrent longuement au fond de l'arrière-boutique.

Quand Poncet, ayant choqué avec elle un dernier verre de chianti, se leva, il avait un air de triomphe et son sourire était radieux.

Il prit la main droite de Rita, y déposa un baiser, la serra avec force.

— Silence, entre nous, signora. C'est juré?
— C'est juré, signor.
— Malgré les menaces et la crainte...
— Malgré la mort...
— Et moi, je vous jure que je vengerai Marco Rovero et Lola...
— Signor, si vous les vengez, je vous adorerai comme un dieu!

Poncet déposa encore un baiser sur la main potelée, et dit tendrement :

— Comme un homme, me suffit.
— Ah! pervers, lazzarone!...
— A bientôt, signora.
— A bientôt, signor!

Une dernière pression de mains plus longue et plus tendre, et déjà Poncet sortait de la boutique après avoir soigneusement regardé dans la ruelle, si nul œil curieux et importun n'épiait sa sortie.

Il ne remarqua rien d'anormal, tourna à droite, rencontra bientôt un de ses premiers interlocuteurs, auquel il s'empressa de déclarer avec désespoir, que la signora Peretti était une infâme coquette qui n'avait rien voulu lui dire.

L'interlocuteur s'empressa de quitter l'inspecteur, peu soucieux de parler là où la signora s'était tue.

Cependant, Poncet fit ostensiblement pendant plus d'une heure le tour de la villa Santa-Lucia, sonna à la grille où personne ne répondit à son coup de sonnette, rôda autour des murs et des charmilles, l'air soucieux, observé à distance par une bande de gamins curieux et déguenillés.

Enfin l'air morne, las, désappointé, il revint lentement à son hôtel, après avoir fermé sa porte à double tour et posé sur le bouton de la serrure son chapeau de feutre, afin d'éviter que nul œil indiscret n'épiât ses gestes par le trou de la serrure, l'inspecteur s'assit à sa table, et l'air radieux, se prit à réfléchir.

— Elle est charmante, cette Rita!... pensa-t-il. Si

la Lola était plus belle qu'elle, je comprends la passion du Rovero et de tous les hommes!... Sapristi! mais c'est très intéressant tout ce que je viens d'apprendre!... Qu'elle m'adore comme un dieu, ça m'est égal!... Que j'aboutisse : il le faut.

Et pendant un long moment, le policier rumina son plan d'action.

Voici ce qu'il avait appris :

Quatre ans auparavant, Marco Rovero cessa brusquement sa vie de fête et de débauches à la villa Santa-Lucia.

La cause de cette transformation des habitudes de l'industriel avait été la connaissance récente qu'il avait faite de Lola Peretti, et l'éclosion subite d'une violente passion pour elle.

Lola Peretti était Napolitaine, la cadette de onze enfants, dont sept filles; son père était un débardeur du port de Naples. A seize ans, elle travaillait comme blanchisseuse chez une patronne, ayant à Naples une clientèle aristocratique. Lola, chaque semaine, portait une manne de linge au château de Bellavista. Le castel, entouré de bois, était à une certaine distance de Naples, et appartenait au marquis de Barbantuara. La marquise accueillait aimablement la jolie fille qui déjeunait avec la domesticité, et remportait ensuite le linge à laver.

Un certain Jacopo Buonatesta, âgé de trente-deux ans, garde-chasse-chef du marquis, Corse d'origine, remarqua la jolie fille, et s'éprit follement d'elle. Il la courtisa, la désira, la poursuivit de ses assiduités.

Lola le rebuta et menaça de se plaindre à la marquise.

Alors Jacopo se rendit brusquement à Naples, et demanda au père de Lola la main de sa fille.

Le débardeur fut ébloui. Le garde-chef du marquis avait une place bien rétribuée. Lola deviendrait la lavandière en titre des châtelains... C'était l'aisance, presque la richesse!... Le débardeur Peretti ne demanda pas mieux que de se débarrasser de sa fille

cadette; son aînée, Rita, était déjà établie à Domodossola.

Lola ne partageait pas l'enthousiasme de son père à l'égard de Jacopo qui ne lui plaisait pas. Elle refusa. Jacopo, tenace, ne se découragea pas, et peu à peu irrita le père contre la fille rebelle.

Un jour, Peretti menaça Lola de la mettre à la porte, si elle n'épousait pas le garde.

Lola, désolée, lasse, céda.

Ce fut un mauvais ménage, et un triste ménage pour la jolie fille. Jacopo, irascible, brutal, s'adonnait aussi à la boisson... Il buvait; et quand il avait bu, il cognait dur. La pauvre Lola, à tous moments, était rouée de coups par son maître.

La marquise de Barbantuara, témoin des excès du garde et de sa brutalité, le fit congédier par son mari.

Furieux de perdre une place lucrative, sa jolie maison d'habitation, Jacopo résolut de se venger. Il demeura dans la contrée, et s'improvisa contrebandier. Il dévasta les tirés, coupa les bois, vola et décima le gibier, tant et si bien que le marquis porta plainte.

Jacopo, qui venait de blesser grièvement son successeur au poste de garde-chef, fut arrêté un beau jour, passa aux assises et fut condamné à dix ans de travaux forcés.

Ce fut une délivrance pour la pauvre Lola qui détestait ce mari, dont elle connaissait mieux les coups que les caresses.

Elle espérait bien, d'ici dix ans, ne plus retomber en son pouvoir.

Elle partit rejoindre sa sœur aînée à Domodossola, et travailla avec elle dans la blanchisserie de Rita.

C'est en portant une corbeille de linge à la villa Santa-Lucia, que Lola, un beau jour, se trouva face à face avec Marco Rovero qui arrivait de Turin dans sa torpédo.

La beauté de la contadine charma l'industriel. Il

lui fit une cour délicate et charmante, à laquelle la pauvre Lola n'avait jamais été habituée.

Bref, ce fut le coup de foudre, de part et d'autre.

Quelques semaines après cette rencontre, Lola était la maîtresse de Marco et la châtelaine de la villa Santa-Lucia, où, dans l'intimité la plus absolue, les deux amants cachaient leur passion et leur bonheur.

Marco Rovero avait rompu avec sa vie de fête, tout à l'emprise de son exquise maîtresse, dont il était ardemment et fidèlement épris.

Rita Peretti, seule, était admise à la villa Santa-Lucia. La blanchisseuse avait une profonde amitié pour Marco, dont la générosité à son égard était inlassable.

Deux ans passèrent ainsi dans le calme et le bonheur.

Jacopo, pendant ce temps, purgeait sa peine au pénitencier, et enrageait de colère d'être sans nouvelles de sa femme qui ne s'était plus occupée de lui depuis sa condamnation.

Un incendie manqua, une nuit, d'anéantir le pénitencier.

Jacopo fit montre d'une bravoure incomparable. Il sauva des flammes des infirmiers et des gardiens.

Sa conduite héroïque le fit bénéficier d'une remise de peine, et quelques mois plus tard il était libéré.

Son premier soin fut de courir à Naples.

Avertie par une de ses sœurs de la présence à Naples de Jacopo, la belle Lola fut épouvantée.

Elle supplia Marco de fuir Domodossola avec elle. Sinon, elle fuirait seule, connaissant trop la violence et la méchanceté de son mari.

Marco Rovero n'eut pas une hésitation. Il confia la direction de sa manufacture à son frère, et partit pour Paris avec sa maîtresse, et pour une adresse inconnue.

Deux jours plus tard, Jacopo arrivait à Domodossola.

Il apprenait vite et le départ de Lola, et son infortune conjugale.

Furieux, il faisait une scène violente à Rita, menaçait de la tuer si elle ne lui disait pas où était Lola.

Mais Rita, énergique, saisissait un poignard et menaçait Jacopo, à son tour, s'il ne déguerpissait pas.

En proférant d'épouvantables menaces, Jacopo quittait brusquement Domodossola, où on n'avait plus entendu parler de lui, depuis.

La conviction de Rita Peretti était bien celle que Poncet commençait à avoir maintenant.

L'auteur du crime des Aubrais devait bien être l'ancien bagnard, le mari de la belle Lola.

.....

Poncet se leva soudain.

« ... Une seule chose me gêne dans toute cette histoire, murmura-t-il. C'est la fuite éperdue des de Lucinges... Quel est ce mystère?... En quoi, comment, peuvent-elles être mêlées à ce crime? En tout cas, il faut que je retourne en France pour retrouver tous les acteurs du drame. Mon voyage en Italie n'aura pas été tout à fait inutile. J'ai une piste. Le signalement du Jacopo que m'a donné la signora Rita répond assez, en somme, à celui du voyageur vêtu en ouvrier qui occupait le compartiment des dames de Lucinges. Il a de grosses mains vulgaires, un regard métallique et dur. La seule différence, c'est que le type du rapide 65 avait une moustache noire, tandis que le forçat libéré était rasé...

« Donc, il me faut rentrer en France, après avoir toutefois été faire un petit tour à Turin, où le Jacopo a été condamné et mensuré, et où le service anthropométrique me fournira son signalement exact... »

Le lendemain, Poncet était à Turin. Il se mit en rapport avec la Sûreté de Turin, et repartit aussitôt

de cette ville, avec la photographie, les empreintes, et le signalement détaillé de Jacopo.

De retour à Paris, Poncet se rendit aussitôt au service anthropométrique de la Sûreté, pour constater s'il n'existait pas une fiche du Buonatesta. Il n'en trouva pas à ce nom. Mais il tomba en arrêt sur la fiche d'un Italien, arrêté récemment, puis remis en liberté et nommé José Bozanelli, né à Negroponte (Toscane). Ce Toscan avait été embauché comme terrassier à la « Ville de Paris », puis était entré en qualité de terrassier à la Compagnie d'Orléans, pour travailler sur la voie à Orléans et dans cette région.

— Tiens! tiens! réfléchit Poncet... Quelle coïncidence!... Serait-ce ce Bozanelli l'assassin, et l'ouvrier qui a si fort effrayé les dames de Lucinges?... Mais alors, le Jacopo n'a plus rien à voir dans le crime!

« Bizarre, cette fiche du Bozanelli : irascible, brutal, grossier, le regard d'acier, de fortes mains; tout comme le Jacopo! Eh, eh! est-ce que les deux hommes ne seraient qu'une même personne! Au fait; pourquoi a-t-il été arrêté et condamné ce Bozanelli?

Le brigadier se renseigna aussitôt. Ledit Bozanelli, sans travail, avait pris le parti d'ouvrir les portières des autos sur les boulevards et devant les théâtres. Un soir, devant la Comédie-Française, après avoir ouvert la portière d'une auto luxueuse à un couple d'homme élégant et de femme endiamantée et revêtue d'une splendide zibeline, il avait fui à toutes jambes en dérobant sur la banquette de l'auto un magnifique éventail.

Appréhendé peu après par des agents de service, mis en présence des volés, le malandrin avait fait des excuses, et, sur la demande du couple, il fut question de relâcher le voleur.

Le jeune homme et sa compagne refusaient de porter plainte, et même le gentleman tira de la poche de son gilet deux pièces d'or et les tendit au misérable qui les empocha sans dire merci.

Mais, à peine le couple eut-il le dos tourné, que le

mendiant tendit le poing vers ses bienfaiteurs avec une expression de haine farouche, et grommela « vendetta ».

Puis, échappant à la poigne de l'agent qui avait consigné tous ces faits dans son rapport, il s'enfuit et se perdit dans la nuit.

— Ça, par exemple, s'avoua Poncet, c'est de plus en plus étrange!... Ce couple!... Ce Bozanelli qui ressemble au Buonatesta comme un frère!...

« Si c'était la même personne!... Si le Buonatesta avait pris un faux nom pour retrouver plus sûrement Marco et Lola?

« Ah, mais, ah, mais! ça devient intéressant.

La fiche anthropométrique relatait qu'après cette tentative de vol Bozanelli avait commis un vol chez un rôtisseur, rue Dauphine, vol qui l'avait conduit en correctionnelle et en prison pour trois mois.

Ici la trace du Bozanelli se perdait.

Perplexe, Poncet télégraphia à la Sûreté de Turin et à la mairie de Borguonovo, pour avoir des renseignements sur le dénommé José Bozanelli.

Les réponses ne se firent pas attendre : José Bozanelli, né à Borguonovo (Toscane) était décédé, il y avait deux ans passés, dans l'incendie du pénitencier de Turin.

— Tiens! tiens! sourit Poncet; comme c'est curieux!

Il se mit en rapport téléphonique avec Turin, et il obtint tous les détails.

José Bozanelli n'avait jamais été condamné ni détenu.

C'était un brave infirmier du pénitencier de Turin, qui avait péri dans les flammes.

La mère du dit Bozanelli confirmait que son fils était mort dans les bras d'un nommé Jacopo Buonatesta, qui avait fait tous ses efforts pour l'arracher à la mort, et auquel elle gardait une reconnaissance éternelle.

— Comme ça se trouve! s'exclama Poncet avec un

rire sonore... Mais tout s'éclaircit et s'éclaire!... Le Buonatesta s'est emparé des papiers du mort, et de son argent aussi sans doute, et s'est refait une nouvelle identité. Dommage qu'il se soit fait rétablir une nouvelle fiche judiciaire. Cela m'a permis de découvrir la « combine ». Mais alors, tout devient d'une limpidité de source!... Le voleur de l'éventail, c'est Jacopo!... Le couple volé, c'est Marco et la belle Lola! Les paroles de haine étaient des promesses de mort!

« L'assassin du mort des Aubrais, c'était Jacopo qui connaissait bien la ligne d'Orléans et des Aubrais, où il avait travaillé. Avait-il des complices?... C'était possible...

Infatigable, Poncet repartit pour Orléans. Il s'y rencontra avec Beppo Rovero venu prendre le corps de son frère pour le ramener en Italie.

Beppo lui confirma que, malgré ses recherches et celles de la police italienne, on n'avait pu retrouver la trace de Lola.

— Tant pis, dit Poncet... Mais j'ai sa photographie et celle de votre malheureux frère... Cela me suffit pour le moment.

De chic le policier avait tracé une esquisse du présumé assassin, Jacopo, suivant les renseignements des fiches anthropométriques. Il l'avait envoyée à la signora Rita, à Domodossola, qui lui avait répondu aussitôt :

— C'est bien lui!... Prenez-le!...

A présent, Poncet eût reconnu son homme entre mille, et, chose curieuse, sa pensée se reportait malgré lui sur le fameux Favilla della Puerta, l'Argentin aux favoris rouges, qu'il avait entrevu à Vic-sur-Cère, et qui lui ressemblait étrangement, malgré son camouflage.

— Nom de Dieu! pensait Poncet. Dire que j'ai passé à côté de lui, sans m'en douter. Nous nous retrouverons!

A Orléans, Poncet ne retrouva pas la piste de la

bande écumeuse de trains. A la suite d'avatars divers, l'intéressante association paraissait avoir abandonné la région, et avoir reporté le quartier général de ses opérations à Jeumont, petite ville minière de la frontière franco-belge.

Poncet, tenace, se disposa à partir pour Jeumont.

Auparavant, il regagna Paris, où il se précipita chez les dames de Lucinges. Ces dames étaient rentrées de vacances et, malgré l'hostilité des concierges, Poncet parvint à les joindre.

La déposition des trois voyageuses confirma toute l'enquête patiente et méthodique du célèbre inspecteur.

Elles reconnurent formellement, dans le croquis fait par Poncet de Jacopo, leur compagnon de route, dont l'allure les avait si fort effrayées.

Aucune des voyageuses ne reconnut le mort des Aubrais, qu'elles n'avaient fait qu'entr'apercevoir lorsqu'il était monté à leur place dans le wagon tragique.

Elles reconnurent l'avoir vu à terre, dans son wagon déserté par l'agresseur qui, par un coup de sifflet, avait prévenu ses complices dont les têtes, en cours de route, leur étaient apparues à la vitre de leur sleeping.

— Avez-vous entendu parler votre compagnon de route? demanda Poncet.

— Non.

— Pourquoi avez-vous quitté Vic-sur-Cère si précipitamment, mesdames?

— Parce que je m'y déplaisais, se hâta de dire Charlotte.

— Vous êtes bien sûre, madame, qu'il n'y avait pas d'autre raison à votre départ. J'exige toute la vérité, sinon...

Les trois femmes hésitèrent à répondre.

— Mesdames, reprit Poncet avec force, songez que, si vous ne parlez pas, je serai forcé de vous considérer comme complices.

— Nous!... Quelle plaisanterie!...

— Je ne plaisante jamais.

— Eh bien! monsieur, la vérité est que nous avons eu peur.

— Peur?... Dans le plus bel hôtel de Vic, et pourquoi?

— Oui, nous avons eu peur de deux voyageurs étrangers arrivés à l'hôtel le 3 au soir, et dont, de notre table, nous avons entendu la conversation.

— Tiens, tiens! Et en quelle langue, s'il vous plaît?

— En italien.

— Vous comprenez l'italien, madame?

— Comme le français.

— Vous vous rappelez le sens de leurs paroles?

— J'ai écrit le texte des paroles de ces étrangers et une traduction.

Et, ce disant, Mme de Lucinges se leva, ouvrit le tiroir d'une table, prit un carnet, et dicta à Poncet les paroles de son voisin de table à son compagnon.

— Merci, madame, dit Poncet. Ces étrangers étaient deux seulement?

— Oui, deux. Un âgé et ayant un faux air britannique, des cheveux et des favoris roux. L'autre était jeune et brun.

— Et l'homme âgé, maquillé, ressemblait à votre compagnon de route?

— Oui, et c'est ce qui nous a tant effrayées.

Poncet en savait assez. Il s'inclina, remercia et sortit.

Aucun doute n'était plus possible :

José Bozanelli, le faux Anglais de Vic-sur-Cère, le signor Favella della Puerta, tout cela n'était qu'un seul et même personnage : Jacopo Buonatesta.

— Pourvu qu'il n'ait pas encore une fois changé d'état civil, pensa le policier. C'est un gaillard qui a plus d'un tour dans son sac!

Au domicile à Paris de Marco Rovero, le policier n'apprit rien qui pût le servir. M. Rovero. depuis

six mois, était perpétuellement en voyage, et n'était pas revenu habiter chez lui. Il avait été à Londres, à Nice, aux bains de mer à Dieppe.

Jamais, pas plus lui que sa maîtresse, ils n'avaient reparu à Paris depuis six mois!

— Evidemment, pensa Poncet, depuis la rencontre tragique de la Comédie-Française, ils avaient fui Paris, comme jadis ils avaient fui Domodossola. Mais, qu'est devenue la jolie Napolitaine?

Le concierge du domicile parisien de Marco Rovero ne put donner aucune indication à l'inspecteur à son sujet.

— Madame a quitté Paris avec Monsieur, il y a six mois. Depuis, je n'ai jamais eu de ses nouvelles. J'ai appris par les journaux la mort de Monsieur. De Madame, je ne sais toujours rien.

— Aucun individu suspect, italien par exemple, n'est venu les demander ici depuis six mois, chercher à connaître leur adresse.

— Non. Absolument personne. Du reste, j'ignorais moi-même leur adresse et n'aurais pu donner aucun renseignement.

Poncet, songeur, remercia et s'en fut.

CHAPITRE IV

TOM ISLINGTON AND C°

Quelques semaines passèrent, sans que Poncet, malgré sa constance, pût retrouver la piste de l'assassin des Aubrais.

Absorbé, du reste, par d'autres enquêtes, le policier avait interrompu momentanément sa poursuite.

Comme tous les modestes, il doutait de lui-même, quand une enquête menée par lui n'aboutissait pas aussitôt.

Et, comme de coutume, à ses périodes de découragement, il était d'une humeur massacrante.

Aussi, supportait-il très mal les taquineries, les remontrances, et les petites jalousies de sa femme Lucienne, qu'il adorait pourtant, mais qui admettait malaisément que son mari fût demeuré en correspondance suivie avec la signora Rita Peretti, la lavandière de Domodossola, dont Poncet avait eu l'imprudence de vanter les charmes à sa femme.

Et cependant, la conscience de Poncet était pure et sans arrière-pensée. En restant en correspondance avec la sœur de Lola, Poncet espérait toujours obtenir par elle des nouvelles de la disparue, dont nul n'avait plus eu de nouvelles depuis sa fuite de Paris et l'assassinat des Aubrais.

Mais Lucienne Poncet supportait mal la lecture des lettres de la Napolitaine, dont le tempérament impulsif se devinait rien qu'aux lignes qu'elle traçait

et où elle laissait percer son admiration pour le policier.

Lucienne ne pouvait admettre qu'une autre femme au monde pût avoir de l'admiration pour son mari.

Si bien que, las de reproches continuels, Poncet avait fini par écrire à la signora Rita de correspondre avec lui, non plus à son domicile personnel, mais à son bureau à la Sûreté générale, et à l'insu de Lucienne.

Ce fut donc à son bureau que, deux mois environ après les événements relatés précédemment, Poncet trouva un après-midi une dépêche de Domodossola lui disant simplement :

— Venez vite!

Un rapide partait à neuf heures du soir. Poncet courut chez lui prendre une petite valise, et sauta dans le rapide, poursuivi par les reproches de Lucienne qui l'accusait d'inconstance et de dépravation.

— Que les femmes sont bêtes! grommelait Poncet, accoté dans un coin d'un compartiment de premières. Ma parole, avec leur jalousie, elles vous donneraient l'idée du péché... Mais que peut me vouloir la belle Rita? Quoi qu'en dise ma femme, elle ne m'a pas dérangé uniquement pour avoir le plaisir de me revoir!... Nous verrons bien!... Ne nous creusons pas les méninges inutilement.

Il avait allumé un cigare et parcourait les journaux du soir.

Soudain il tressaillit à la lecture en dernière heure d'une dépêche de Vintimille ainsi conçue :

« La mer vient de rejeter à la côte, après un séjour d'une semaine au moins dans les flots, le corps décomposé d'une femme brune, paraissant âgée d'une trentaine d'années. Elle avait un poignard planté en plein cœur. Détail horrible : le visage était

méconnaissable, à demi rongé par les crabes... On se perd en conjectures sur ce drame ou ce crime, et sur l'identité de la victime. »

— Vintimille, pensa Poncet... Si c'était Lola?... Si c'était pour cela que la signora Rita m'appelle à Domodossola? La maîtresse tuée après l'amant; c'est un gaillard qui ne badine pas avec l'amour, le Jacopo Buonatesta!

... Aussitôt débarqué à Domodossola, le brigadier courut à la boutique de la blanchisseuse qu'il trouva hermétiquement close. Surpris, le policier regarda alentour, et ne voyant âme qui vive, frappa au volet.

La porte s'ouvrit aussitôt, et une gamine d'une dizaine d'années apparut au policier. Elle lui fit signe d'entrer.

— Il signor Poncet? demanda-t-elle.

— Moi-même, dit Poncet, en montrant sa carte d'identité à la jeune personne qui le regardait avec méfiance.

La figure de l'enfant se détendit, et elle dit avec volubilité.

— La signora Peretti est partie cette nuit pour Vintimille. Elle vous y attend.

— Où? demanda Poncet.

— Hôtel des Alpes.

— Bon. Merci... C'est tout?

— Elle m'a dit de vous dire : prudence et célérité.

Déjà le policier était loin, et courait à la gare.

Il n'y avait pas de train en partance pour Vintimille avant plusieurs heures.

Poncet arrêta une puissante torpedo, et, quelques minutes plus tard, il filait en quatrième vitesse sur Vintimille.

Il y avait beaucoup de monde à Vintimille, aussi bien des Italiens que des touristes étrangers.

La petite ville était pavoisée de drapeaux et toute en fête.

On y célébrait en effet, en grande pompe, l'anniversaire de la naissance du roi d'Italie.

L'on sait le prestige dont jouit la famille royale italienne, et le loyalisme des Italiens.

Aussi les rues regorgeaient-elles de monde. Et des touristes français, anglais, allemands, belges et hollandais, en villégiature sur la Côte d'Azur, étaient venus de Cannes, de Nice, de Monte-Carlo, de Menton, pour jouir du spectacle des fêtes données en raison de cet anniversaire, et aussi pour entendre la musique des bersaglieri qui devait exécuter les plus beaux morceaux de son répertoire. Les voitures automobiles et les cars se succédaient, amenant à Vintimille une foule cosmopolite et animée. Aussi l'arrivée de Poncet dans la torpedo qu'il avait louée à Domodossola, arrivée qui, tout autre jour, eût pu être remarquée, passa-t-elle complètement inaperçue.

Ce n'était qu'une automobile parmi tant d'autres, amenant un touriste français venu assister aux fêtes données pour l'anniversaire du roi d'Italie.

Poncet se réjouit de cet anonymat. Il avait, en effet, la persuasion qu'il pouvait être épié, de même que pouvait être épiée et suivie la signora Rita Peretti.

Avec un gaillard de la trempe de Jacopo Buonatesta, il fallait prévoir toutes les ruses.

Nul doute, en effet, qu'il n'eût lu, dans les journaux, l'entrefilet annonçant que la mer avait rejeté à la côte le cadavre d'une femme brune.

Et si c'était le cadavre de Lola, comme Poncet le présumait, Jacopo Buonatesta, lui, devait en être tout à fait sûr.

Le poignard planté en plein cœur était une certitude pour lui. Il savait comment il avait assassiné la malheureuse Lola, et avec quelle arme!...

Il devait savoir aussi par des complices le départ précipité de Rita Peretti de Domodossola pour Vintimille.

Puisque la charmante jeune femme lui avait fait dire par la petite employée de la blanchisserie : *prudence et célérité*, c'est que Rita était convaincue que le cadavre rejeté par la mer était bien celui de Lola, et qu'elle craignait, elle aussi, d'être épiée et suivie par des hommes de la bande de Jacopo.

Poncet voulait espérer que Rita avait pris la précaution de se maquiller pour qu'on ne la reconnût pas.

Mais la blanchisseuse connaissait-elle l'art des transformations à l'égal de tout bon policier?

C'était douteux.

Et Jacopo avait donc pu très aisément la faire suivre, et savoir où elle était descendue.

Certes, la foule énorme accourue pour assister aux fêtes de l'anniversaire du roi, lui aurait permis de passer plus aisément inaperçue à Vintimille. Mais, néanmoins, ce n'était pas sûr.

Dès que la torpedo de l'inspecteur eût atteint la grande place de Vintimille, Poncet ordonna au conducteur de l'automobile de garer là sa voiture, parmi l'inextricable fouillis des autres voitures de toutes marques, et de toutes provenances. L'inspecteur commença par régler au chauffeur le prix de sa randonnée de Domodossola à Vintimille, descendit de l'auto, et recommanda au conducteur de l'attendre patiemment dans un petit bar situé sur la place, d'où l'homme pouvait apercevoir sa torpedo.

— Combien de temps serez-vous absent, signor? interrogea le chauffeur.

— Je n'en sais absolument rien encore, dit Poncet. Cela dépend de bien des choses.

— Mais est-ce que nous passerons la nuit à Vintimille?

— Peut-être.

— Comment le saurai-je?

— Je reviendrai vous prévenir ici. Je ne puis savoir encore actuellement si nous coucherons à Vintimille, ou si nous serons forcés de retourner de nuit

à Domodossola. Pour rien au monde, ne quittez le bar avant mon retour. Je puis aussi avoir besoin de vous et de votre voiture pour suivre une autre auto.

Le chauffeur hocha la tête d'un air perspicace.

— Je vois ce que c'est : le signor est à la recherche de contrebandiers sans doute.

— C'est cela même. Il y a des mois que je les recherche, et je crois être enfin sur leur piste.

— Ce n'est pas ce qui manque sur la Riviera italienne. Mais ils sont fins et rusés.

— Je le sais. Aussi, je vous recommande, si quelqu'un liait conversation avec vous, de ne pas dire d'où vous venez, et avec qui vous étiez. Il faut tout prévoir.

— N'ayez crainte, signor, je sais me taire lorsqu'il le faut, et lorsque je suis largement payé.

— Vous l'avez déjà été largement, et vous le serez encore davantage si tout va bien.

— Bonne chance, signor. A la revidente... Je ne bougerai pas de ce bar, tant que vous ne serez pas revenu. Je vais seulement acheter quelques bidons d'essence, car je n'en ai plus assez au cas où il faudrait se livrer à une poursuite automobile nocturne.

— Parfait. Et faites cet achat tout de suite, afin que je vous retrouve au bar si, par hasard, je n'étais pas longtemps absent.

— Tout de suite.

Tandis que l'homme s'éloignait à la recherche de bidons d'essence, Poncet, après avoir jeté de méfiants coup d'œil à droite et à gauche, gagna le cœur de la ville tout rempli d'une multitude joyeuse et bigarrée.

Il ignorait tout à fait où pouvait se trouver l'hôtel des Alpes.

Après l'avoir vainement cherché dans diverses directions, il fut contraint, malgré sa répugnance, d'interroger un indigène du pays pour savoir où pouvait se trouver l'hôtel des Alpes.

Précisément des cochers bavardaient entre eux à

un carrefour, devant une file de voitures attelées de petits chevaux fougueux.

L'inspecteur interrogea l'un des cochers.

— Oh! c'est encore assez loin d'ici, répondit l'homme. Pour aller au plus court, et à cause de la foule, le signor ferait bien de prendre cette petite ruelle ici, à gauche. Il la montera tout du long, jusqu'au sommet des escaliers qui la terminent. Là, il y a une petite place. Le signor prendra la troisième rue à gauche sur la place, il tournera dans la deuxième rue à droite, puis dans la première rue à gauche, puis dans la quatrième rue à droite. C'est dans cette rue-là que se trouve l'hôtel des Alpes.

— Hum! fit Poncet, c'est assez compliqué.

— Si je n'avais pas des clients à attendre, j'aurais volontiers conduit le signor.

— Merci. Mais j'espère, quand même, pouvoir me débrouiller tout seul.

Juste au moment où l'inspecteur s'éloignait et se mettait en devoir de s'engager dans la petite venelle, il eut un haut-le-corps, et étouffa une exclamation. Venant du fond de la place sur laquelle il était alors, et fendant péniblement la foule, Rita Peretti s'avançait dans sa direction.

Tout de suite, l'inspecteur avait reconnu la jolie lavandière de Domodossola. Mais elle, l'avait-elle vu?

Il n'en était pas sûr.

Pourtant, elle avait bien l'air de se diriger de son côté?

Il n'avait qu'à aller à sa rencontre!

Cela lui éviterait la recherche difficile du lointain hôtel des Alpes.

Et il gagnerait du temps.

Déjà l'inspecteur marchait dans la direction de Rita pour la joindre et l'aborder, lorsque, soudain, il poussa un cri aussitôt étouffé, se perdit dans la foule, et se cacha derrière une statue qui ornait la place publique.

— Sacrebleu! jurait Poncet, se dissimulant derrière sa statue. Pourvu qu'ils ne m'aient pas vu!

Mais la signora Rita passa auprès de lui, affairée, sans avoir eu l'air de remarquer sa présence, et s'engouffra peu après dans la venelle conduisant à l'hôtel.

Chose curieuse, le policier ne manifesta aucune envie de la suivre, alors qu'il était si pressé, auparavant, d'arriver à Vintimille.

Il demeura quelques instants encore derrière la statue, qui lui avait servi de refuge contre des regards indiscrets; puis, épiant si nul ne l'observait, il partit de la place dans la direction exactement opposée à celle de l'hôtel des Alpes.

Si quelqu'un avait observé le manège de l'inspecteur, il fût demeuré absolument stupéfait.

Pourquoi le brigadier Poncet, si pressé de quitter Paris pour Domodossola, et Domodossola pour Vintimille, si désireux de revoir la signora Rita, au moment de la rencontre et n'avoir que quelques mètres à faire pour la rejoindre, se décidait-il, brusquement, à sembler fuir la rencontre, et s'en allait-il maintenant, au hasard de Vintimille, à grandes enjambées, loin de la jolie lavandière?

La conduite de l'inspecteur eût paru si paradoxale à tout observateur indiscret, que Poncet eût été traité de fou!...

... Cependant, une demi-heure après son retour à l'hôtel des Alpes, la signora Rita Peretti était assise dans un fauteuil dans la chambre qu'elle occupait au deuxième étage sur la ruelle, et la tête dans ses mains, les coudes sur ses genoux, le regard fixe, comme prostré, elle réfléchissait profondément. Des traces de larmes se voyaient encore sur le visage bouleversé de la Napolitaine. Elle avait dû pleurer longuement, convulsivement, dans une crise de désespoir nerveux. Elle avait dégrafé la chemisette de tulle blanc qu'elle portait, enlevé son corset jeté au

hasard à travers le lit, et sa gorge blanche, aux contours fermes, se soulevait à coups précipités.

Un moment, elle interrompit sa songerie nerveuse et extatique, pour frapper de sa main fine le bras de son fauteuil, et murmurer avec colère : « Et ce Français qui n'arrive pas! »

Comme une réponse à son exclamation, deux coups timides, frappés à la porte de sa chambre, la firent tressaillir et se dresser d'un bond.

Elle ouvrit brusquement la porte, et eut comme un recul, en présence d'un petit vieillard tout cassé et menu, qui, d'une voix chevrotante, balbutia :

— S'il vous plaît, la signora Peretti?...

La signora recula, et regarda avec stupeur le vieillard. Elle semblait déçue. Elle s'attendait à voir la silhouette robuste de l'inspecteur Poncet sur le seuil de sa chambre, et elle se trouvait en présence d'un inconnu sénile.

Ledit inconnu, cependant, jetait des regards inquiets à droite et à gauche dans le couloir de l'hôtel, puis, sans en demander la permission, il pénétrait soudain dans la chambre de la Napolitaine, et d'un mouvement brusque, refermait la porte, dont il tournait la clef à double tour.

Rita Peretti avait fait un bond en arrière et, craignant une agression, fouillait précipitamment dans son jupon, et en sortait un poignard napolitain solidement tenu dans sa jolie main crispée.

— Que voulez-vous?... Hors d'ici!...

Mais elle s'arrêta soudain dans ses violences. Le petit vieillard avait mis un doigt sur ses lèvres, posé son chapeau sur la serrure de façon à éviter les regards indiscrets, et sa taille alors grandissait soudain.

Rita, stupéfiée, étouffa une exclamation. Le petit vieillard, dépouillé de sa perruque blanche, de sa fausse moustache, apparaissait comme un homme vigoureux et alerte, au visage énergique, éclairé par un sourire ironique.

Rita laissa tomber son poignard, et courut à lui. Elle avait reconnu l'inspecteur Poncet. La jolie fille, dans la joie de son impulsive nature, se jeta dans les bras de l'inspecteur, et l'embrassa longuement sur les deux joues.

A sentir contre lui ce corps ferme et jeune, tout vibrant de passion et de joie, à la vision de cette chair de femme nue, l'inspecteur eut un frémissement de désir, et se laissa aller à tenir plus étroitement pressée contre lui la jolie et fougueuse Napolitaine.

Mais il reprit bientôt son empire sur lui-même, desserra l'étreinte troublante, et, à nouveau, mit un doigt sur ses lèvres.

La jolie fille voulut l'attirer alors vers la fenêtre, mais Poncet s'y refusa et, par gestes, lui fit comprendre qu'on pouvait être vu de la rue. D'un coup d'œil, il avisa un divan bas situé au fond de la chambre, également éloigné de la porte et de la fenêtre, y fit asseoir Rita, s'assit auprès d'elle, et engagea avec elle la conversation suivante, à voix basse et prudente.

— Parlons vite... j'ai été à Domodossola, d'où j'ai appris votre départ pour Vintimille... J'ai lu dans les journaux qu'on avait retrouvé ici le corps d'une femme inconnue et méconnaissable, assassinée... C'est pour cela que vous êtes ici, hein?...

« C'est votre sœur, c'est Lola?...

— C'est elle; répondit la Napolitaine... Dès que j'ai lu la nouvelle dans les journaux, j'en ai eu le pressentiment. Je vous ai envoyé la dépêche, et incapable de vous attendre, je suis venue ici. Il y a une heure que je sors de la Morgue, où j'ai reconnu formellement ma pauvre sœur.

— Vous êtes sûre?

— Sûre. Tenez, elle avait là, sous le sein gauche, à la place du cœur, le même grain de beauté que moi.

Et ce disant, la jolie fille montrait sa poitrine nue à l'inspecteur, et sous le globe ferme et rond d'un

sein charmant, un grain de beauté brun, posé à la place du cœur.

Cette fois, Poncet ne sut pas résister à la tentation. Il effleura de ses lèvres le joli signe tachant de sombre la peau d'albâtre.

Sans songer à s'offusquer, l'Italienne continua :

— Aucun doute possible... C'est bien Lola. Comme Marco, le poignard de Jacopo Buonatesta ne l'a pas manquée!

— C'est aussi mon avis... A propos, vous avez reconnu votre sœur à la Morgue, et fait votre déclaration aux magistrats?

— Oui.

— Des journalistes ne vous ont pas interviewée, questionnée, si vous préférez.

— Non... Tout de suite après, je suis rentrée ici. Si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, je serais repartie pour Domodossola.

— Enfin, vous n'avez pas remarqué si quelqu'un vous suivait.

— Non. Qui? Où?...

— De la Morgue, par exemple, à votre retour à l'hôtel des Alpes.

— Non, je n'ai rien remarqué.

— Chut!... Pas si haut!... Ici, nous sommes environnés peut-être d'espions. Ecoutez-moi, sans dire un mot.

Et, longuement, pendant une dizaine de minutes, l'inspecteur parla bas à l'oreille de la jolie Italienne.

Quand il eut fini, la Napolitaine se releva d'un bond. Sans mot dire, elle prit la tête de Poncet dans ses mains crispées et frémissantes et lui mit un baiser passionné sur les lèvres.

Puis, hâtivement, elle remit son corset, rebouttonna son corsage, ramassa son poignard. qu'elle posa sur une table à portée de sa main, et, négligemment, s'approcha de la fenêtre donnant sur la ruelle. Elle l'ouvrit, observa un moment sur la rue et du côté de la place, donna des signes manifestes d'impatience,

en frappant du poing la barre d'appui de la fenêtre. Puis elle repoussa les battants, et revint vers le fond de la pièce.

— Je crois que c'est lui, dit-elle simplement.

— Bien, répondit tranquillement Poncet. C'est aussi mon avis... Maintenant, laissez-moi faire... S'il monte ici, recevez-le... Moi et mes hommes, nous sommes là!... Courage et confiance!... Nous le tenons!...

— Les Napolitaines n'ont jamais peur, signor... Et j'ai ma sœur à venger?

A nouveau transformé en petit vieillard sénile, l'inspecteur mit un doigt sur ses lèvres, laissa Rita rouvrir la porte de la chambre, et après avoir observé le couloir, disparut en montant aux étages supérieurs...

L'Italienne referma sa porte à double tour, revint à la fenêtre où, à nouveau, elle simula l'inquiétude et l'impatience, puis se rassit dans un fauteuil, attentive au moindre bruit, mais, en apparence, désolée et prostrée.

... Sur la place publique, où tout à l'heure Poncet s'était si brusquement caché derrière une statue, puis s'était enfui en hâte, il y avait un magasin d'accessoires pour automobiles, dont le propriétaire devait être un Anglais, à en juger par l'enseigne au nom de : « Tom Islington et Cie ».

Un ouvrier d'une trentaine d'années, au type italien, en cotte bleue, travaillait à la réparation d'un pneumatique.

Le patron présumé, un grand gaillard d'une quarantaine d'années, au teint bronzé par le soleil, aux cheveux et aux favoris couleur brique des fils d'Albion, allait et venait dans sa boutique et à l'extérieur, servant des clients, donnant des ordres.

Parfois, il semblait regarder du côté de la ruelle où était situé l'hôtel des Alpes. On eût dit qu'alors les regards du mécanicien employé chez lui, suivaient la direction du regard de son patron.

Le soir tombait, un de ces soirs vaporeux et lourds des côtes méditerranéennes.

L'employé mit les volets à la boutique, serra la main de son patron.

— A tout à l'heure, lui dit simplement celui-ci.

L'homme s'éloigna.

Rentré dans sa boutique, l'Anglais en ressortit bientôt, referma la porte, enleva le bec-de-cane, et, après une hésitation imperceptible, se dirigea vers la ruelle de l'hôtel des Alpes, dans lequel il pénétra.

La nuit était presque tombée. L'homme passa dans le couloir sombre d'entrée, et, sans rien demander à quiconque, monta l'escalier. Arrêté sur le palier du deuxième étage, il écouta un moment, et sembla épier autour de lui.

Puis il se décida à frapper à la porte de la signora Peretti...

Celle-ci, le visage baigné de larmes, vint ouvrir. Elle recula à l'aspect de l'étranger.

— Pardonne... Excuse-me, médème, balbutia l'Anglais... Je souis une journaliste anglais du *Times*, et je voudrais avoir une petite interview avec vous, concernant lé crime dè Vintimille, lé malheureuse victime morte, et qu'on m'a dit...

Il s'interrompit brusquement, et jeta un regard inquiet vers l'escalier.

A la porte de l'hôtel, dans la ruelle, un bruit d'éclats de voix, de gémissements, de lutte, semblait se faire entendre.

En même temps des pas précipités gravissaient l'escalier, et plusieurs coups de sifflet, stridents, résonnaient au dehors.

Le masque impassible de l'Anglais devint convulsé et blême.

Puis soudain, il rugit de colère :

Droite devant lui, la figure ardente, un poignard à la main, la signora Rita Peretti venait de clamer :

— Entre donc, assassin!... Entre donc, Jacopo Buonatesta!... Bandit!...

D'un élan, le faux Anglais avait saisi un poignard dans sa poche et se précipitait sur la femme qui le bravait...

Mais il s'arrêta dans sa rage, et poussa un beuglement de bête traquée. Derrière lui, revolver au poing, deux hommes venaient de surgir sur le palier.

D'un coup d'œil le bandit comprit qu'il était tombé dans une embuscade. Il ne chercha plus qu'à vendre chèrement sa vie.

Dédaignant la femme, il fit face aux deux hommes.

— Haut les mains! commandait une voix vibrante et ironique, celle de Poncet.

Mais Jacopo Buonatesta n'était pas un criminel facile à intimider.

Non seulement il n'obéit pas, mais d'un bond de fauve, il se jeta sur le plus petit des deux hommes, l'inspecteur qui accompagnait Poncet.

Deux coups de feu retentirent qui allèrent se perdre dans les boiseries, manquant leur but. En même temps, un hurlement de douleur, un râle se propageaient.

Frappé d'un coup de poignard au ventre, l'inspecteur italien s'écroulait à terre dans une mare de sang.

Déjà, le bandit, son arme rouge à la main, s'était jeté sur Poncet.

Le brigadier n'eût pas le temps de se servir de son revolver. Il lâcha son arme, et sa poigne vigoureuse saisit et immobilisa un moment le bras qui allait le frapper à son tour.

Mais Jacopo, d'un rude effort, se dégagea. Alors, comprenant qu'il était perdu, s'il laissait son adversaire bondir sur lui, Poncet, tête baissée, chercha le corps à corps, et, dans ses bras musclés, enserra son antagoniste qu'il parvint à jeter à terre. Mais l'autre était vigoureux, et, d'un coup de reins, se releva. Et ce fut une lutte farouche et terrible, où, tour à tour, les deux hommes prenaient l'avantage.

Cependant Poncet allait peut-être faiblir, il sentait

son ennemi plus vigoureux encore que lui, et luttait en désespéré, quand soudain il sentit l'étreinte de Buonatesta se desserrer, un flot de sang pourpre inonda le visage et les vêtements du brigadier, tandis qu'un râle d'agonie retentissait.

Poncet, debout, revolver au poing à nouveau, assistait à l'étrange et magnifique spectacle suivant.

Jacopo Buonatesta, la gorge ouverte, la carotide tranchée net, gisait à terre, écroulé de tout son long sur une marche d'escalier, tandis que debout devant lui, les bras, les mains, la poitrine rouges de sang, Rita Peretti le regardait mourir, et clamait triomphante et superbe :

— *Porco!...* Je t'ai saigné comme un porc!...

Puis s'approchant de Poncet, admiratif et haletant :

— Tu n'as rien, *caro mio?* demanda-t-elle.

— Non, pas une égratignure. Mais il était temps; merci, Rita.

Elle eut un gloussement de triomphe.

— Alors, en récompense, baise-moi sur les lèvres!... Rends-moi mon baiser, *caro mio!*

Et elle lui tendit ses lèvres pourpres et adorables, que l'inspecteur embrassa passionnément.

CHAPITRE V

LA PERSPICACITÉ DE PONCET

La mort de Jacopo Buonatesta dissipa enfin le mystère qui avait plané, depuis si longtemps, sur le crime des Aubrais.

La perspicacité de l'inspecteur Poncet, sa résolution, son acharnement à la solution de l'énigme, avaient droit à tous les éloges. Et aussi, son intuition, et, en quelque sorte, un don inné du pressentiment.

Car, en fait, il s'en était fallu de très peu pour que Poncet ne découvrît pas que Jacopo Buonatesta était le même homme que le marquis della Puerta, Bozanelli, et, en dernier ressort, l'Anglais Tom Islington. Si, au moment où Poncet s'engageait dans la venelle conduisant en direction de l'hôtel des Alpes, si difficile à situer et à découvrir, il n'avait pas aperçu à travers la foule dense la silhouette séduisante de Rita Peretti semblant se diriger à sa rencontre, il eut risqué d'échouer dans sa tâche.

En effet, ce fut le hasard, et son sens inné de l'intuition qui détermina le geste impulsif de l'inspecteur de se cacher derrière une statue de la place, d'éviter d'aborder Rita Peretti, qui n'était pas plus maquillée et transformée qu'il ne l'était lui-même.

Sur la place, Poncet avait quasi deviné que le magasin d'accessoires pour automobiles à l'enseigne « *Tom Islington et Cie* », recélait l'assassin et ses complices.

Les confidences de Mme de Lucinges, à l'égard de la rapidité de transformation de Jacopo, lui étaient revenues à la pensée.

Et la silhouette du patron du magasin, gaillard d'une quarantaine d'années, aux cheveux et aux favoris roux, *mais au teint bronzé,* l'avait frappé immédiatement.

Jacopo, transformé en Tom Islington, se tenait sur le pas de sa boutique, semblant s'occuper de son commerce, et s'intéresser à l'animation de la foule. Mais, au moment précis où Poncet allait joindre Rita, le policier eut la sensation du regard équivoque et implacable que jetait le présumé Tom Islington à la jolie lavandière. Et, tout de suite, il eut l'intuition qu'il tenait la piste.

D'où sa hâte à se cacher derrière une statue. D'où sa transformation en petit vieillard égrotant, pour joindre la courageuse Rita à l'hôtel des Alpes.

D'où sa fuite en direction tout à fait opposée à celle de Rita.

Rejoindre la torpedo qui l'avait amené à Vintimille, et le chauffeur fidèle au rendez-vous au petit bar, prendre la valise qu'il avait laissée dans la voiture, gagner un hôtel proche, y louer une chambre, s'y maquiller et se transformer en vieillard, fut un jeu pour un policier de la classe de Poncet.

— Et alors, nous repartons ce soir pour Domodossola, avait interrogé le chauffeur de la torpedo, dès que Poncet se fut fait reconnaître de lui.

— Non, sûrement pas, avait répondu brièvement Poncet. Votre station dans ce bar est déjà finie. Je vous garde, quand même, à ma disposition. Pour le moment, plus rien à faire ici. Voici deux cents lires... Discrétion, hein? Conduisez-moi donc à la Police de Sûreté de Vintimille.

— Si, si, signor. Et les ordres, après?

— Après, je vous dirai... Aussi vite que peut vous permettre cette foule, à la Police de Sûreté d'Etat!

Dès que le petit vieillard qui était devenu Pon-

cet fut parvenu à la Police de Sûreté d'Etat italienne, il n'eut pas de difficultés, en montrant sa carte d'inspecteur de la Sûreté, pour obtenir le meilleur accueil de ses confrères italiens, et tous les concours.

Aussi brièvement que possible, il narra ce qu'il savait de l'affaire du crime des Aubrais, de la mort de Lola, du cadavre rejeté par la mer et identifié à la Morgue de Vintimille.

Et il fit part à ses collègues de la police italienne de l'intuition qu'il avait que Tom Islington et le forçat Jacopo, n'étaient qu'un seul et même personnage.

— Laissez-moi la conduite des opérations et du scénario, ajouta-t-il. Je vais rejoindre, en vieillard, Rita Peretti, et lui dire ce que je juge qu'elle a à faire dans l'intérêt de la justice... Mais, encadrez-moi. Trois ou quatre inspecteurs italiens avec moi. Deux aux issues... Deux dans l'hôtel des Alpes à mes ordres. Ne nous dissimulons pas qu'il peut y avoir du sang. Jacopo Buonatesta est un bandit qui vendra chèrement sa peau.

La police d'Etat de Vintimille acquiesça, et mit à la disposition de Poncet quatre inspecteurs. Elle y avait d'autant plus de mérite que ses services étaient débordés, en ce jour de réjouissances populaires.

Et Poncet organisa, d'accord avec la courageuse Rita, la mise en scène et le scénario qui devaient faire tomber Jacopo le forçat, dans la souricière policière.

L'on sait comment Jacopo faillit tuer Poncet, et que celui-ci ne dut la vie sauve qu'à la magnifique et courageuse intervention de l'amoureuse Rita Peretti.

Quant au malheureux inspecteur italien qui accompagnait Poncet à l'hôtel des Alpes, il devait succomber, quelques jours plus tard, après une affreuse agonie, à sa terrible blessure de l'abdomen.

Le complice de Jacopo, l'ouvrier mécanicien de la boutique, arrêté quelques minutes avant le drame de l'hôtel des Alpes, par d'autres inspecteurs de la Sûreté de Vintimille, avait fait des aveux, et certifié que l'assassin tant recherché de Marco Rovero et de Lola Peretti, n'était autre que Jacopo, l'ex-garde chasse, transformé en Tom Islington.

Dès lors, et par suite de la mort du criminel, l'affaire était classée. Il n'y avait plus qu'à juger et condamner le comparse...

A trois jours du drame de l'hôtel des Alpes, Poncet montait dans le rapide Vintimille-Paris, qui devait le reconduire en France. Rita Peretti l'avait accompagné à la gare. Elle se serrait contre lui, en amoureuse, et en admiratrice.

— Et maintenant, *caro mio,* tu vas retrouver ta femme, ta femme jalouse. Et jamais plus nous ne nous reverrons?

— Qui sait?

— Pas souvent, en tout cas.

— Ça!... Mais tu m'as sauvé la vie; et je ne l'oublierai jamais.

— Et toi, tu es ma vie. Et je l'aurais voulue avec toi.

— Que faire?

— Rien. Mais c'est dommage, *caro mio...*

— Tu es une femme admirable, Rita.

— Et toi un homme admirable.

— Sait-on jamais?... Le hasard, vois-tu, est quand même le Dieu des policiers.

« En fait, c'est au moment où je me disposais à t'aborder sur la place de Vintimille que j'ai aperçu le faux Tom Islington qui semblait te guetter, et vouloir te suivre.

« J'ai eu immédiatement comme une sorte de prescience que c'était le Jacopo Buonatesta tant recherché; l'assassin jusqu'alors introuvable. Et je me suis dissimulé derrière cette statue qui se trouvait là bien opportunément.

« Mais toi, tu ne t'étais donc pas rendue compte, depuis ton arrivée à Vintimille, et au cours de tes nombreuses démarches tant à la Morgue qu'ailleurs, que le faux Tom Islington ou son complice le mécanicien t'avait pris en filature?

— Non, je ne m'étais aperçue de rien.

— Les femmes sont toujours imprudentes et sans méfiance!

— Pas toutes. Mais, à la vérité, j'étais si préoccupée de toutes sortes de choses, et si accablée du chagrin de la mort de la malheureuse Lola, que je ne me préoccupais pas de regarder si j'étais suivie ou non.

— Il est à présumer, chère petite Rita, que, sans mes initiatives, ce misérable Jacopo t'aurait réservé le sort qu'il avait réservé à la pauvre Lola.

— Peut-être bien. Et cela aurait, sans doute, mieux valu pour moi!

Ce disant, la joli lavandière éclata en sanglots.

Poncet pressa tendrement ses petites mains dans les siennes, la calina, l'embrassa longuement.

— Veux-tu te taire!... Tu blasphèmes! Et pourquoi tout ce grand chagrin?

— Parce que je te perds, *caro mio,* et qu'en te perdant, c'est comme si je perdais la vie.

« L'existence, sans toi, va me paraître infernale!

« Tandis que tu vas retrouver ta femme, ton foyer, ton pays, moi je vais demeurer seule, toute seule!

— Mais j'espère bien revenir un jour à Domodossola.

— On dit ça!... Et puis, les jours passent, les années aussi, et jamais l'être aimé ne revient!

— Je reviendrai, Rita.

— Tu le jurerais?

— Je le jure.

— J'ai ta promesse sur la Madone?

— Tu as ma promesse sur la Madone. Et puis, je t'écrirai, et tu pourras m'écrire à mon bureau, 36, quai des Orfèvres. Comment ne chercherai-je pas à revoir la femme adorable qui m'a sauvé la vie!

— C'est que ta vie m'était bien plus précieuse que la mienne.

Poncet admirait sincèrement la jeune femme.

Et il éprouvait, pour elle, un sentiment de reconnaissance profonde, et de tendresse infinie.

— Sèche tes larmes, Rita, et aie foi en ma parole. Vois-tu, dans l'existence, on ne fait jamais, hélas! ce qu'on veut. J'ai ma carrière à continuer. N'était cela, rien ne me retiendrait vraiment pour vivre auprès de toi...

— C'est vrai? bien vrai? *caro mio*, tu m'aimes mieux que ta femme?

— Je t'aime mieux qu'elle. Tu n'es que dévouement et passion. Et je te dois la vie.

— Alors, je pourrai vivre, quand même, avec l'espérance qu'un jour peut-être?

— Oui, un jour peut-être!...

— Ah! quel immense bonheur si ce beau rêve pouvait, un jour, se réaliser!

— Nous tâcherons de le réaliser, Rita.

Mais, les employés de la gare de Vintimille criaient :

— En voiture, en voiture!

Sur le quai, le sifflet aux lèvres, le chef de gare s'apprêtait à donner le signal du départ du convoi. Les deux amants s'enlacèrent une fois encore, demeurèrent un instant lèvres sur lèvres dans les bras l'un de l'autre.

Et puis, Poncet s'arracha à la douce étreinte, sauta sur le marchepied du wagon.

Le sifflet du chef de gare retentit. La locomotive haleta, s'ébranla lentement, entraînant les wagons du convoi.

— Au revoir, Rita, cria encore Poncet; pas adieu, je te jure!...

Toute droite, toute chavirée de tendresse et de passion, elle le regardait partir. Aussi longtemps qu'elle put apercevoir la silhouette de Poncet penchée à une portière elle lui fit des signes de la main,

et lui envoya des baisers. Et, quand le train eut définitivement disparu emportant vers son destin l'homme aimé, Rita Peretti s'en alla lentement, d'une démarche lasse, les épaules secouées de sanglots.

Et elle répétait à satiété :

— J'eusse préféré mourir, mourir de la main de Jacopo.

Car, malgré la parole donnée, les serments de Poncet, elle savait bien que « *partir c'est mourir un peu* », et que le souvenir ne remplace jamais une chère présence, une quotidienne affection.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'énigmatique clownesse

ROMAN POLICIER INEDIT

par GABRIEL PAYSAN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 4-6-35

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

Paraît tous les Samedis

Le roman complet
sous couverture en couleurs

0 fr. 60

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

TOUS LES JEUDIS

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

0fr.60

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (Seine).
(Made in France)